REVUE DOMINICAINE

1954

SOIXANTIÈME ANNÉE



Directeur :

R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.
3980, RUE SAINT-DENIS
MONTRÉAL-18

Auctoritatum permissu

ABONNEMENTS

Canada : $3.00 ; Etranger : $4.00 ;
avec le Rosaire : 50 sous en plus. Le numéro : 30 sous

Abonnement de soutien: $10.00

PUBLIÉ À SAINT-HYACINTHE, P. Q.

L'ŒUVRE DE PRESSE DOMINICAINE
5375, AV. NOTRE-DAME DE GRÂCE
MONTRÉAL-28

La Revue ne sera pas responsable des écrits de collaborateurs étrangers à l'Ordre de saint Dominique

Sommaire

juillet-août 1954

Le sens des faits

L'esprit des livres

REVUE DOMINICAINE

Directeur :

R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.

3980, rue Saint-Denis, Montréal-18, P. Q.

Vol. LX Tome II Juillet-Août 1954

Violaine à sa toilette

J'appelle ! et n'interromps personne à l'interprète
Qui baise violemment Violaine à sa toilette.
Voulez-vous le miroir détourné de vos fronts ?
Que l'emprunt rougisse à votre joue de bon
Puisqu'il dépend d'un faux mouvement vers la droite
Pour insinuer tout, un tremblement qui boite,
Passer aux yeux fermés pour un aveugle-né,
Œdipe en son mystère ayant su davantage
Que les murs d'une ville écrase le mirage
Pour qui trop se regarde et nie d'être acculé.
Quand vous meniez le vent des voiles sous les cieux
Quel songe allait plus mal dans vos desseins peureux ?
J'écartais devant moi la terre et tout l'ivoire
(Egal à l'ambition de l'homme) allait m'en croire ;
Pas un homme n'aimait le désert et l'enfer
Que j'avais dans la gorge attachés par un ver.
Alors j'ai su pourquoi derrière les tentures
La vieille en trichant tire aux cartes les murmures :
C'est pour enseigner qu'un seul navire a cinglé
Vers vous Violaine avec un reste de baiser.

Jacques RACETTE

Culture française, fait canadien[1]

Note de la Rédaction

Ce discours, qui a causé tant de joie à l'élite acadienne des Maritimes, a curieusement contristé un provincialiste de chez nous qui s'est élevé dans un récent numéro du « Devoir » contre ce qu'il appelle les « sophismes » du Père Lévesque. Dans son aveuglement de « réserviste », il n'a pas vu que loin d'être dangereux pour la culture française les propos du Père Lévesque tendent, au contraire, à en projeter le rayonnement et les bienfaits dans tout ce Canada qui est notre patrie d'un océan à l'autre. Que voulez-vous, le Père Lévesque est un homme logique qui croit tout bonnement que notre « mission française » en Amérique doit être surtout une affaire de réalisation et non seulement un thème de discours patriotiques. Il a cru que le « missionnaire » c'est l'homme qui va porter un message à d'autres et non celui qui reste embusqué derrière ses murs — souvent d'ailleurs pour tirer dans le dos de ceux qui prennent leur mission plus sérieux.

Lorsque le Père Lévesque affirme que « la culture française est bel et bien un fait canadien », il ne fait que souligner une chose évidente : le caractère pan-canadien du fait français. Il n'a pas prétendu que ce fait, les Canadiens de langue anglaise l'acceptent tous volontiers. Autant que tout autre il connaît l'hostilité de plusieurs. C'est de ceux-ci et non de Canadiens d'expression française qu'auraient normalement dû venir les réactions défavorables à son discours de Moncton. Comment donc alors peut-on lui reprocher d'affirmer que la culture française fait partie du patrimoine canadien ?

1. Allocution prononcée par le Très Révérend Père Georges-Henri Lévesque, O. P. à l'Université Saint-Joseph de Moncton, N.-B., après que cette institution lui eût remis un doctorat d'honneur en reconnaissance de ce qu'il a fait, comme membre de la Commission Massey, pour la culture et la langue françaises au Canada et particulièrement dans les Maritimes, spécialement pour l'établissement d'un poste de radio français à Moncton, et l'extension du réseau français de Radio-Canada à travers tout le pays.

Culture française, fait canadien

La culture française est l'héritage DE NAISSANCE *de tous les Canadiens français mais elle est devenue par* ALLIANCE *celui de tous les autres Canadiens aussi. Tous les Canadiens donc, quelle que soit leur origine, peuvent y puiser tant qu'ils le veulent. Cette culture fait partie du bien commun de la société canadienne auquel elle apporte d'ailleurs un élément spirituel d'un immense prix. Il faut être matérialiste pour tant vouloir exclure les valeurs spirituelles du bien commun canadien.*

Et puis après, pourquoi donc tant s'acharner à vouloir garder pour nous seuls les bienfaits de la culture française ? Pourquoi refuser que les Canadiens d'autres langues aient aussi l'avantage de communier aux valeurs qu'elle incarne — il y a si longtemps que nous réclamons leur bilinguisme ? Que perdons-nous à ce que les autres Canadiens la considèrent comme faisant partie de leur héritage ? La culture française n'est-elle pas un bien spirituel qui ne peut que gagner à être répandu ? Aussi bien le Père Lévesque a-t-il cent fois raison de la proclamer comme une valeur CANADIENNE *à laquelle se rattachent les Canadiens de langue française* D'ABORD *— c'est naturel — mais qui doit intéresser* AUSSI *— par alliance — nos compatriotes de langue anglaise.*

En fait le patriotisme canadien-français du Père Lévesque n'a pas perdu de sa fécondité pour avoir refusé les limitations provincialistes et s'être voulu largement canadien. C'est pour une bonne part grâce à lui si, par le truchement des postes de radio français dont son influence dans la Commission Massey a contribué à étendre le réseau à travers TOUT *le pays, la langue française est maintenant parlée et entendue partout au Canada et si la culture française en rayonne d'autant.*

Cela représente une contribution positive qui à nos yeux dépasse en valeur patriotique toutes les critiques hargneuses qui s'abattent rageusement sur son œuvre et qu'inspire l'étroite et anti-sociale conception nationaliste des rapports entre citoyens dans un Etat fédéré. Le patriotisme du Père Lévesque n'est certes pas moins ardent que celui des provincialistes qui ne cessent de l'attaquer et il a à son crédit des œuvres que

devraient plus humblement chercher à imiter ceux qui vainement s'épuisent à le combattre (N. D. L. R.).

* * *

Texte intégral de ce discours

Le premier mot qui, en ce moment, monte à mes lèvres est un profond merci. Ce très grand honneur que vous me faites, je l'accepte comme un témoignage fraternel. Il me va droit au cœur et vous ne sauriez croire combien j'en apprécie la qualité. Cet honneur est pour moi un bonheur d'autant plus vivement ressenti qu'il m'est donné de le partager avec des hommes d'un aussi remarquable mérite que l'honorable monsieur Chester S. Walters, messieurs les docteurs J.-Euclide Léger et A.-J. Coughlan, et mon collègue de Laval, M. Adrien Pouliot. En leur nom et au mien personnel, j'offre aux autorités de l'Université Saint-Joseph l'expression émue de notre commune gratitude en les assurant que le souvenir de cette mémorable cérémonie demeurera toujours dans nos âmes comme le gage d'une inappréciable amitié.

Votre extrême amabilité, M. le président, vous a fait délicatement glisser dans la citation que vous venez de lire une expression de reconnaissance pour les modestes services que des circonstances favorables m'ont permis de rendre à l'Université Saint-Joseph et à la population acadienne elle-même. Soyez bien sûr, M. le président, que si l'une et l'autre ont pu réaliser certains de leurs grands et légitimes désirs, cela est attribuable avant tout à la valeur que toutes deux représentent par elles-mêmes : l'une comme instrument particulièrement efficace et l'autre comme témoin vivant de la culture française dans l'Est canadien. Que s'il m'est arrivé de faire tomber au moment souhaité un fruit déjà mûr, je n'en cache pas le vif plaisir que j'en éprouve, mais je tiens à redire que mon mérite n'est rien à côté de celui des hommes d'intelligence et de courage qui ont fait de l'histoire des Acadiens celle d'un peuple dont la survivance et le rayonnement témoignent hautement des vertus d'une nation forte.

Première institution universitaire de langue française au pays d'Evangéline, votre Université Saint-Joseph a vu, ces dernières années, le succès récompenser ses valeureux efforts. Comme un phare puissant d'où rayonne la lumière de la science, comme un inexpugnable bastion de la culture française en cette terre d'Acadie, votre université se dresse aujourd'hui fière et glorieuse, animée d'une flamme que rien n'éteindra plus jamais parce qu'elle s'est allumée au feu sacré d'une irréductible volonté de vie. Qui eût pensé, au commencement, que le modeste Collège Saint-Joseph deviendrait si vite cette université progressive dont les développements récents ainsi que les grandioses projets d'avenir témoignent d'une si féconde vitalité ? C'est bien pourquoi j'éprouve une immense joie à associer ma voix au concert de louanges qui s'adresse aux responsables d'un si vigoureux progrès. J'admire l'ampleur de vision et le sens du réel des hommes prudents et forts qui ont bâti cette maison de science et de foi. Et je souhaite que le peuple acadien apporte à son université tout l'appui qu'elle mérite parce qu'elle représente une de ses plus belles promesses d'avenir.

C'est bien pour le peuple d'Acadie, en effet, qu'existe et travaille l'Université Saint-Joseph. De cette Acadie qui, croyez-le, est infiniment chère au cœur des Québecois, de cette Acadie dont l'histoire parfois si douloureuse a souvent arraché à nos cœurs des larmes fraternelles, de cette Acadie qui est une des plus attachantes expressions de l'âme française au Canada. Terre de douleur et de combat mais aussi de joie et de victoire, terre de courage et de fécondité, tu es bien, toi aussi, Acadie notre sœur, fille de cette race fière qui depuis quatre siècles témoigne, en cette jeune Amérique, de la valeur d'une culture qui ne doit pas mourir.

Car l'Acadie, c'est avant tout le témoignage vivant d'une culture. De la culture française. Le Canada français, faut-il le redire pour ceux qui ont gardé une mentalité de « réservistes », ce n'est pas seulement la Province de Québec, c'est partout où vit la culture française, où s'épanouissent les institutions qui l'appuient et où se parle la langue qui l'ex-

prime. Cette culture est un bien commun, à l'enrichissement duquel tous les Canadiens d'expression française du pays contribuent et dont il serait injuste et mesquin que quelques-uns, fûssent-ils une imposante majorité, s'attribuent tout le bienfait. Tous ont le droit d'y apporter et d'y puiser, et aucun groupe particulier n'a celui d'en revendiquer le monopole.

Puisque la culture française est un *fait canadien*, c'est en termes canadiens également que se pose le problème de sa nourriture, de son expression, de sa promotion et au besoin de sa défense. Et puisque la culture française fait partie du bien commun non seulement des groupes français, mais aussi de toute la société canadienne, l'Etat fédéral qui représente cette dernière a, lui aussi, à ce titre, le droit certain aussi bien que l'impérieux devoir de faire tout son possible pour favoriser ses progrès. C'est tout le Canada qui est intéressé à l'épanouissement de la culture française en ce pays, parce que c'est tout le Canada qui profite de sa valeur.

Est-il besoin de parler ici des nombreux et divers apports de la culture française au bien commun canadien ? Tout le monde sait que l'esprit de la culture française est un esprit de logique, de clarté, de synthèse, d'ordre. Qui prétendra qu'un tel esprit n'est pas utile dans l'étude et la solution des problèmes canadiens. A ce moment de l'histoire du Canada où les problèmes sociaux en particulier prennent une ampleur et une acuité inconnues jusqu'ici, où sont remis en question les fondements même de notre vie collective, où la démocratie cherche encore son expression politique la plus juste et la plus efficace, bref, où se pose plus que jamais le problème d'une civilisation canadienne qui voudrait être une institution morale et juridique de la justice et de l'amitié, qui dira tout ce que peut apporter de positif et de valable l'esprit de clarté et de synthèse qui caractérise la culture française ? S'il y a un domaine où il faut voir clair, où il faut voir les ensembles, c'est bien le domaine des relations sociales. Aussi bien nos compatriotes de langue anglaise sont-ils en droit de s'attendre que nous apportions sur ce plan une contribution qui, s'ajoutant à la leur — qu'inspirent pareillement les plus solides qua-

lités de la race anglo-saxonne — permettra une solution plus facile de tous nos problèmes.

L'esprit français est aussi un esprit de liberté. Vous savez, vous Acadiens, qui avez payé le prix de la liberté, ce qu'elle vaut et ce que son esprit peut apporter de santé morale à la vie d'un peuple. La passion de la liberté d'ailleurs est comme naturelle à ceux qui se sont abreuvés aux sources de la culture française. La liberté qui a inspiré les plus généreux et les plus héroïques mouvements du peuple français tout au long de sa vie, la liberté dont l'histoire en notre pays se confond avec celle de nos luttes les plus hautes, cette liberté anime encore aujourd'hui notre effort d'édification d'une civilisation canadienne respectueuse de toutes ses exigences.

L'esprit français enfin, est un esprit profondément pénétré de christianisme. « Plongeant ses racines, dit Jacques Maritain, à la fois dans la beauté grecque et l'ordre latin et la foi chrétienne, la culture française a toujours été soucieuse d'accorder les choses de l'homme et les choses de Dieu ». Ce souci des valeurs spirituelles ne constitue-t-il pas l'apport le plus substantiel de la culture française au bien commun canadien ? Je le crois vraiment. Parce que si la vie de notre société n'est pas solidement édifié sur un spiritualisme authentique, il est à craindre qu'elle ne succombe tôt ou tard aux subtiles tentations du matérialisme contemporain.

Cette culture, qui tient une si large part dans notre vie française et dans notre vie canadienne, possède un moyen d'expression d'un prix inestimable : la langue française. Nous avons doublement raison d'y tenir comme à notre âme : elle est d'abord en elle-même d'une incomparable beauté ; elle est de plus la condition indispensable de l'existence et du rayonnement de notre culture nationale.

La langue française est ornement de l'esprit, car elle est chef-d'œuvre de lumière et de raison. Chenier disait d'elle que c'était :

Un langage sonore aux douceurs souveraines,
Le plus beau qui soit né des lèvres humaines.

Et, plus près de nous, c'est la voix d'un pape esthète et polyglotte qui ne craint pas d'affirmer qu'elle est « l'un des plus riches idiomes que Dieu ait donné aux hommes de parler. En effet, ajoute Pie XII, on ne louera jamais assez la langue française pour sa clarté, sa précision, sa distinction, qui en ont fait par excellence le langage de la diplomatie et des sciences spéculatives. Et cela non par le fait d'une élection arbitraire, car elle est également, par sa finesse, la langue de l'art, de la littérature, de la poésie, la langue de l'esprit et du cœur ».

C'est de ce trésor, chers amis, que nous avons le dépôt. Ce délicieux verbe français, fruit de quinze siècles de culture, qui a fleuri sur les lèvres les plus illustres de l'histoire, qui a porté de par le monde les idées les plus claires qui se puissent concevoir ; cette langue qui a exprimé la pensée de Descartes, l'esprit de Bossuet, la poésie de Racine, la science de Pasteur, le cœur de Lacordaire, et l'âme de tant d'autres qui à chaque époque ont ajouté à sa beauté, nous en avons hérité des aïeux, nous l'avons victorieusement défendue contre les vents contraires qui ont un jour menacé d'en emporter à jamais l'écho loin de nos rives. Il nous appartient maintenant de la garder pure, de la parler avec fierté sans pour autant mépriser les autres, de l'embellir si possible, en tout cas d'en être digne toujours. En être digne, c'est-à-dire l'aimer assez pour ne pas altérer la beauté de son visage. Combattre pour la défense de la langue française, cela veut dire d'abord et avant tout la bien parler.

Vous avez depuis récemment un moyen de plus à votre disposition pour faire rayonner dans toute l'Acadie les accents du parler français. Ce poste de radio, dont vous saluez avec autant de joie que de raisons l'installation parmi vous, est en effet un prodigieux instrument dont, je le sais, vous saurez vous servir pour maintenir la qualité de la langue française. La science moderne vous offre là un médium d'expression dont la puissance est immense pour le bien comme pour le mal. Je ne doute pas qu'après l'avoir tant désiré vous en fassiez l'usage qui convient.

Est-il besoin d'ajouter, devant des esprits d'élite comme vous, que c'est d'abord sur les intellectuels que repose la responsabilité de garder

vivantes la culture et la langue françaises dont je viens de vous dire un peu la valeur. Ayons bien conscience qu'en nous mettant au service de la culture française, nous travaillons non seulement pour nous-mêmes mais pour tout le Canada, puisque notre pays trouve une grande part de sa richesse dans la diversité des cultures qui y fleurissent au soleil de la liberté.

Cette Université Saint-Joseph — mon université désormais puisque je suis maintenant de la famille — est appelée à un grand destin. Elle sera le centre d'une activité intellectuelle dont nous pouvons facilement prévoir dès aujourd'hui les bienfaits. Elle sera aussi le foyer d'où vous viendra la lumière de la vérité et qui nourrira la flamme de l'amour qui vous gardera frères, tout en ouvrant votre cœur à l'amitié canadienne et en le dilatant même aux dimensions universelles de la charité, le plus beau nom de Dieu. Là sera votre gloire, votre récompense et votre joie, car vous aurez fait encore plus belle l'histoire de notre Canada.

G.-H. Lévesque, O. P.

Deux jeunes Français arrivent au Canada

Paris, 6 avril

Encore pas de visa. Quand partirons-nous au Canada ? Question que nous nous posons depuis 3 mois... et le visa n'arrive pas. Le Canada est devenu pour nous, comme pour beaucoup de futurs émigrés, une terre promise, à l'accès difficile, le Canada pays neuf, pays d'avenir, nous a-t-on dit, pays où tout le monde trouve du travail, où tout le monde peut vivre à l'aise, où il n'est pas besoin d'avoir « un père né avant vous » pour se faire une situation, où tout le monde est riche, heureux, où tout le monde a le temps de faire en dehors de son travail ce qui lui plaît... le Canada pays des rêves

Et nous sommes encore dans notre petite chambre parisienne, toute petite, sans même l'eau courante, le seul logis que nous avons pu trouver, et encore en tant qu'étudiants. Nous devons continuer à faire des prouesses d'économie pour ne pas entamer l'argent du voyage péniblement amassé.

Quel goût pouvons-nous avoir à faire les 10 heures de travail quotidien — travail difficilement trouvé, bien peu rémunéré — ou à suivre les cours de Sorbonne fort intéressants en eux-mêmes, mais conduisant à un problématique diplôme, qui donnera seulement le droit de passer un concours après un nombre indéterminé d'études ? Avec au bout de tout cela l'espoir d'avoir dans une trentaine d'années un appartement personnel et peut-être (?) une toute petite voiture.

On nous a dit que le Canada était le pays rêvé pour tenter sa chance... Mais quand partirons-nous ?

Paris, 13 avril

Ça y est ! Nous avons le fameux visa canadien, nous pouvons partir, il ne reste plus qu'à trouver le bateau ! Beaucoup de gens ont eu leur visa aujourd'hui, et la joie règnait dans le consulat canadien, avenue de l'Opéra. Chacun racontait sa petite histoire : un entrepreneur vendait son affaire pour partir, celui-ci abandonnait un emploi de 20 ans et

partait avec sa femme et ses deux enfants. Celui-là avait vendu son mobilier pour avoir l'argent nécessaire à son voyage... mais tous étaient pleins d'espoirs, joyeux, certains déjà de leur réussite future.

Dernière entrevue avec le consul, ou son représentant. Toujours les mêmes mots : « Vous avez de la chance, le Canada est un pays plein d'avenir pour tous les gens désireux de travailler (et tous ceux qui partent désirent travailler !). Vous trouverez le travail que vous désirez. La preuve : au Canada lorsqu'on ne travaille pas, on touche une assurance-chômage, suffisante pour vivre, et le gouvernement n'a évidemment pas intérêt à vous payer à ne rien faire. Et puis, le Canada est si grand, si peu peuplé encore... Vous ne regretterez rien... Vous avez de la chance ! » Et tous ceux qui ont obtenu leur visa sont bien certains qu'en effet ils ont beaucoup de chance. Chacun ne pense plus qu'à l'existence dorée qui l'attend là-bas... au Canada.

Nous pensons bien un peu que chaque médaille a son revers... mais à quoi bon y réfléchir ? On nous a dit que le Canada nous attendait, que des services de placement s'occupaient immédiatement des émigrés. Allons ! nous partons, la vie est belle !

Paris, 17 avril — minuit passé

Demain matin nous quittons Paris, demain tout va changer pour nous. Aujourd'hui la fin des bagages mis en consigne à la gare. Nous avons quitté la petite chambre, regardé une dernière fois, de la fenêtre, la Seine et l'enfilade des ponts. Dernière promenade dans le Paris que nous aimons, celui des quais, de l'île Saint-Louis, du Quartier latin, des petites rues où se succèdent les librairies et les boutiques d'antiquité, où l'on croise des gens de tous les âges, de toutes les couleurs, qui ont l'air de penser à autre chose, le Paris des cafés où l'on discute de longues heures devant une tasse de café noir... cela, nous savons que nous le regretterons ; tout cela, et les gens avec qui nous « discutons ».

Ce soir, pour la messe pascale, suivant les conseils d'un de nos amis, prêtre, nous sommes allés dans la banlieue parisienne, dans une

petite paroisse ouvrière d'Ivry dont s'occupe le Père Christian (un abbé Pierre en moins connu). Une petite chapelle en planches, des baraquements en planches pour loger tous ceux de la paroisse qui n'avaient pas de toit, la baraque du Père aussi... et tous ces sans-logis, ces vrais pauvres comme on en trouve tant dans la banlieue parisienne, priaient avec une foi extraordinaire. Nous nous sommes demandés ce qu'ils deviendraient sans le Père Christian et les scouts qui s'occupent d'eux, moralement surtout. La cérémonie était profondément émouvante, et nous avons beaucoup admiré le Père. Puis nous sommes rentrés dans Paris illuminé comme chaque soir : place de la Bastille, rue Saint-Antoine, rue de Rivoli, la Concorde, la Madeleine... et le petit hôtel, près de la gare Saint-Lazare où nous partons, demain, bientôt.

Nous ne savons plus bien si nous sommes heureux de partir, ou tristes de quitter tout cela. Le mieux c'est sûrement de n'y plus penser et de dormir.

En pleine mer, 24 avril

Depuis 6 jours déjà... le bateau va. La mer toujours. A bord, il n'y a à peu près que des émigrants, des allemands, des anglais, des polonais, des hollandais, des yougoslaves, une vingtaine de français, quelques italiens, et aussi quelques soldats canadiens qui rentrent chez eux. Tous parlant surtout anglais, nous parlons plutôt avec les émigrants français : ceux qui partent pour la première fois, ceux qui retournent au Canada. C'est à ces derniers surtout que nous adressons de nombreuses questions. Tous vont travailler soit vers Vancouver, soit dans les forêts de l'Ontario, et nous ne pouvons savoir que très peu de choses sur le Québec. On commence pourtant à nous parler de « certaines » difficultés qu'on rencontre, mais chacun bien sûr ne peut parler que de sa propre expérience. Chacun a cependant pu faire des économies pour un voyage en France au bout de 2 ou 3 ans, mais il s'agit d'hommes jeunes et seuls. Nous sommes avertis aussi qu'un Français se sent complètement dépaysé à son arrivée au Canada, devant quelque chose de complètement nouveau... Attendons, nous verrons bien !

Deux jeunes Français arrivent au Canada

Halifax, 28 avril

Nous attendons depuis 3 heures qu'on veuille bien nous faire débarquer. Le bateau est arrivé très tôt ce matin... et hier soir déjà nous pouvions distinguer loin, loin quelque chose qui devait être la terre.

Et l'arrivée, avec le lever du soleil, fut un émerveillement : partout des arbres, sur l'île, sur la côte, et la mer toute calme. Les petits bateaux de pêcheurs quittaient le port, l'air joyeux. Et là-bas plus loin la ville dont nous ne voyons que les petits cubes blancs, des maisons perdues dans le vert des sapins. — Pourquoi nous avait-on dit qu'Halifax était une ville laide ? à moins que ce soit seulement la joie de l'arrivée ? Enfin ! Un bruit, un remous dans le groupe qui attend, je crois que nous allons quitter le bateau.

Sur le quai de la gare

La gare est moins jolie que le port. Les trains canadiens sont étranges pour nous. Jusqu'à maintenant nous avions seulement entendu siffler les trains, et nous avons été aussi étonnés qu'amusés d'entendre le « meuglement » des trains d'ici : quelles sirènes héroïques !

En route pour 24 heures.

Montréal, 30 avril

Nous voilà à Montréal. A l'arrivée nous avons la joie de voir le Père L., prêtre canadien-français que nous avions rencontré à Rome, et qui venait nous attendre avec le même sourire. Ce soir nous avons dîné chez des amis à lui. Jacques et Thérèse sont très gentils, très hospitaliers. Nous allons passer la nuit chez eux et demain nous partirons pour Victoriaville, où nous irons encore chez des amis du Père en attendant d'avoir du travail... bientôt, espérons-nous ! D'abord ce voyage Halifax-Montréal : un bien beau voyage. Le train n'était peut-être pas le plus confortable des trains canadiens, mais il y avait tant de choses nouvelles à voir. Des forêts, des forêts partout, des lacs, d'autres forêts, d'autres lacs ; nous pouvions presque nous croire dans un train de pionniers de Curwood. Et même, nous avons vu 3 biches à l'orée d'un bois : pas effrayées

du tout. Et ces petites maisons posées là, en pleine nature, au bord d'un lac, ou au coin d'un bois, toutes charmantes et pimpantes, semblables à des jouets neufs !

Nous avons vu Québec, dominée par une espèce de château fort. Nous avons été déçus d'apprendre que c'était un hôtel. Il ressemblait tellement aux châteaux dont on nous parle dans les contes, celui de Barbe-bleue par exemple. Puis la campagne québecoise, les fermes comme nous n'en avions jamais vues (habitués que nous sommes aux bâtisses paysannes en grosses pierres faites pour durer 5 siècles) et les champs entourés de clôtures de bois, si longs qu'ils n'en finissent plus.

Enfin, Montréal, la grande gare moderne, l'arrivée d'un train des environs de Montréal, semblable à l'arrivée d'un train de banlieue à Paris si ce n'est que les gens ont l'air plus « cossu », moins fatigué.

Première visite de la ville : l'autobus bondé, comme le métro et les autobus parisiens. Toutes les grandes villes se ressemblent un peu ; seul l'accent a changé, les choses dont on parle un peu aussi, et nous, nous ne reconnaissons pas le nom des rues.

Première expérience aussi de cuisine canadienne. C'est curieux, mais c'est bon. Il faudra s'y habituer. Pour le moment tout se mêle dans notre esprit, nos yeux ne suffisent plus pour regarder tout ce qui s'offre à eux de nouveau, « d'autre ».

Victoriaville, 1 mai

Victoriaville. Là encore très bien accueillis, très bien reçus chez Bernard et Denise. Nous sommes venus en autocar, traversant les petites villes, les villages. Les maisons canadiennes nous étonnent beaucoup. Nous nous attendions à voir de grosses maisons solides pour lutter contre la neige, le froid — car quand des français pensent au Canada ils voient toujours un pays où il y a de grands arbres croulant sous la neige, et des petits enfants en capuchon. On nous a expliqué les raisons valables, qui faisaient qu'on bâtissait de telles maisons. Partout aussi de grosses voitures. Rien de comparable à nos petites villes de France,

d'Europe. Nous comprenons mieux Montréal (il n'y a pas grand'chose à penser d'une grande ville) mais pourquoi après avoir vu ces petites villes canadiennes construites si légèrement avons-nous pensé malgré nous : « ce n'est pas sérieux » ?

Pourtant les maisons canadiennes sont bien jolies dans l'ensemble ! Mais quand nous nous mettions à penser à Assise, la patrie de saint François, et à ses maisons qui ont comme un petit air d'éternité...

Victoriaville, 2 mai

Ce matin notre première messe au Canada. Là nous nous sommes sentis un peu dépaysés : un étrange sentiment bien difficile à expliquer... et à la fin de la messe, quand tous les fidèles se sont levés, comme un seul homme, pour regagner vite leurs voitures et leurs maisons confortables, des larmes qui venaient toutes seules au bord de nos yeux, nos poings qui avaient envie de se serrer... pourquoi ? Nous n'aurions su le dire exactement. Est-ce parce que bien des gens disaient leur chapelet au lieu de suivre la messe ? Est-ce parce qu'on a amené la chaire du prêtre sur des roulettes... parce que le prêtre même a oublié de parler de Dieu dans son sermon... parce que simplement nous avons trop voulu retrouver la messe du Père Christian, telle messe sur la route de Chartres, ou tel sermon écouté chez les Dominicains de la rue du Faubourg Saint-Honoré à Paris ? Et ici, il nous a semblé impossible d'aller voir le prêtre et de lui expliquer.

Cet après-midi promenade dans la campagne. La nature est magnifique. Il y a encore tellement d'espace libre. Et partout des oiseaux, toutes sortes d'oiseaux. Les pêcheurs faisaient des prises extraordinaires... à faire pâlir tout pêcheur français ! Nous avons pensé à un vieux monsieur de France qui habite la campagne, dans les Alpes, et fait chaque jour de grandes promenades dans les champs et les bois, et revient chaque jour désespéré. « Il n'y a plus rien, plus rien... Je n'ai même pas entendu chanter un merle ». Le Canada lui semblerait un paradis ! Et de l'eau... des lacs, des rivières. Ça devait être magnifique au temps des trappeurs.

Victoriaville, 4 mai

Nous sommes allés à l'assurance-chômage : rien pour le moment, peut-être dans 8 jours quand la construction commencera. Nous avons vu tous les contracteurs, tous les garages, tous les gens susceptibles de nous trouver « quelque chose ». Beaucoup de promesses, pas de refus, des probabilités, mais encore aucun travail, aucune assurance même de travail. Nous aurions préféré une réponse plus nette, nous n'avons à peu près plus d'argent et nous ne pouvons décemment rester plus longtemps chez les amis qui nous ont reçus. Il faudra chercher ailleurs qu'à Victoriaville. Nous avons appris aussi qu'on ne versait l'assurance-chômage qu'après 6 mois de travail, ce qui est logique, mais on avait oublié de nous le dire au consulat...

Nous avons tout de même continué à observer, et nous sommes charmés par les intérieurs canadiens dans leur ensemble. Beaucoup de simplicité, beaucoup de goût, les maisons sont très bien conçues et le confort est à peu près général. Vraiment ces intérieurs nous ont conquis.

Nous nous efforçons de ne pas chercher à faire des comparaisons avec la France. Nous avons compris qu'il ne faut pas dire « c'est mieux ici, ou là-bas », mais simplement « c'est autre ». Il nous semble pourtant que dans l'ensemble les Canadiens ne connaissent pas bien la France, pas mieux que nous ne connaissions le Canada !

Victoriaville, 5 mai

Aujourd'hui auto-stop pour aller à Québec. Il fallait bien, puisque nous n'avions plus que 20 dollars en poche, et pas de travail en perspective. L'auto-stop « marche » très bien au Canada, les gens s'arrêtent assez facilement et sont très aimables, ma foi, beaucoup plus que dans notre vieille Europe. Le seul ennui : la pluie. Cette pluie tombe depuis 8 jours, et il a fallu changer bien souvent de véhicule jusqu'à la capitale.

Même sous la pluie nous avons aimé Québec, la vieille ville canadienne, peut-être parce qu'elle est plus française ou seulement à cause de son site ? Il y a de bien curieuses maisons, de grandes maisons (des

couvents nous a-t-on dit) qui semblent dater du moyen âge par leur architecture et un je ne sais quoi d'ancestral ; pourtant elles portent des dates comme 1910, quelquefois moins, rarement plus. Comme tout est jeune ici !

Mais nous n'étions pas là pour admirer la ville. Alors visite au bureau d'émigration, près du port. On nous a envoyés au bureau de l'assurance-chômage et de placement. Pas de travail actuellement. On nous renvoie à un autre bureau : pas de travail, et puis on nous apprend qu'au Canada il faut une carte de compétence. Second bureau d'émigration : là tout de même on nous explique un peu ce qu'il est possible de faire au Canada, mais on nous conseille d'aller au bureau de Montréal. Nous repartons un peu déçus, sous la pluie, à la recherche d'une voiture en direction de Victoriaville.

On parle beaucoup en auto-stop, on échange des idées. Les gens qui veulent bien nous accepter dans leur voiture essaient de nous expliquer ce qu'est le Canada, chacun avec son point de vue ; ou bien on parle de choses générales.

Dans la dernière voiture, nous avons parlé argent : *Time is money*, etc. Le monsieur prétendait faire d'excellentes affaires et a ajouté : L'argent c'est le bonheur. Grosses protestations de notre part : l'argent est utile bien sûr, mais pour être heureux il faut tout de même autre chose. Le monsieur soutenait son idée, et, comme gros argument, nous a dit finalement *No money, no girl. Yes*, il y a des gens en France qui pensent et disent la même chose, mais ces personnes trouveraient que ce serait une bien grosse contradiction après... de soulever leur chapeau et de s'incliner quand ils passent près d'un groupe de gens faisant « le mois de Marie » près d'une croix. Et pourtant le monsieur qui disait que l'argent c'est le bonheur. Grosses protestations de notre part : l'argent bien compris.

Plus joli, le mot « bienvenu » que disent les Canadiens français en guise d'au revoir. Il semble fait exprès pour nous et c'est le mot parfait de l'hospitalité.

Victoriaville, 7 mai

En route pour Montréal. Toujours auto-stop. C'est étonnant le nombre d'*affaires* qu'on peut vous proposer en auto-stop. Mais il s'agit à peu près toujours de vente de quelque chose avec une commission pour salaire, et quand on a... maintenant 15 dollars en poche on ne peut pas trop compter sur une commission qui arrivera... peut-être (?)... et « un jour ». Les objets à vendre sont toujours encombrants, surtout quand on ne possède que ses jambes comme véhicule ! Pourtant il y a des jours où le soleil se remet à luire, où l'on entend mieux les oiseaux chanter, et où tout commence à aller mieux.

A Drummondville nous avons rencontré un camionneur. Nous avons parlé et nous avons expliqué notre cas. Il allait à Montréal : c'était parfait pour nous. A l'entrée de la ville, notre obligeant chauffeur — il s'appelait Georges — est descendu pour téléphoner à sa femme. Puis Georges nous a dit : « Voilà, ma femme est d'accord, ce soir vous venez souper à la maison et coucher chez nous. Nous vous attendons ». Nous n'avons pu trouver les mots pour le remercier, ni surtout pour lui expliquer combien nous étions touchés de son geste, qu'il faisait avec tant de naturel, et combien cela, simplement cela, nous rendait à nouveau pleins d'espoir, et nous faisait aimer tout d'un coup, tous les canadiens français d'un seul bloc ; un peu comme la rencontre d'un vieil ami, un soir de cafard. Nous nous souviendrons toujours de Georges le camionneur rencontré sur la route. Simplement aussi, nous avons accepté et nous avons passé la soirée et la nuit chez lui, comme nous l'aurions fait chez des amis de longue date. En plus, il nous a porté bonheur, car dans l'après-midi, au service d'Emigration, nous avons enfin trouvé un peu de travail. Oh ! pas ce que nous souhaitions, pas ce que nous attendions, mais du travail tout de même. Et nous n'étions pas venus en touristes !

8 mai

Ce matin, c'est Georges qui nous a ramenés jusqu'à Drummondville. Il a même tenu à nous donner des cigarettes en partant. Maintenant il faut refaire les bagages et retourner à Montréal et commencer la vraie vie canadienne.

Deux jeunes Français arrivent au Canada

Montréal, 11 mai

Nous voici à Montréal. Chauffeur de l'auto... et « bonne » à tout faire, dans la même maison (heureusement !). Avec des gens polis, gentils et distingués. Tout continuera peut-être à s'arranger, mais il faut continuer à chercher. Ce soir nous avons eu le temps de parler longtemps et nous avons essayé de grouper un peu nos « impressions canadiennes ».

Ce qui nous a frappés, beaucoup, c'est la confiance extrême et peut-être naïve des Canadiens en général en la technique, la machine, la mécanique et la statistique. Tout est classé, rangé, étiqueté, les êtres humains aussi. On vit avec sa machine à laver électrique, sa cuisinière électrique, sa voiture, son poste de radio, sa télévision... avec ce qu'il y a de plus moderne, de plus rapide. Lit-on ? A-t-on le temps de penser, l'envie de penser ? le besoin même ? Radio, télévision donnent des idées faites... pour tous. Tout doit être grand, « grosse situation, grosse voiture, gros train de vie ». Et bien sûr il faut aller vers l'avenir, mais il y a des choses si bien, si belles, si bonnes dans le passé, dans ce qui est vieux.

Nous comprenons du reste : c'est l'évolution rapide, trop peut-être, d'un peuple encore jeune, à qui on donne tout, brusquement. Mais ne court-on pas le danger que ne se perde le sens exact des valeurs ? Nous avons eu l'impression d'un manque de solidité en bien des choses matérielles ou autres. Peut-être qu'il faudrait repenser à ce vieux dicton des campagnes de nos Alpes : « Le temps n'épargne pas ce qui a été fait sans lui ».

Montréal, 20 mai

Pour la deuxième fois nous avons vu, à la télévision, *La famille Plouffe*, et nous avons passé chaque fois un moment bien agréable. On nous dit que tout le monde aime les « Plouffe ». Nous les aimons bien nous aussi et ils nous ont un peu aidés à comprendre les Canadiens et à sentir qu'ils « vivaient ». Du reste, autant que nous puissions en juger les émissions de radio et de télévision sont ici très soignées et dans l'ensemble excellentes. (Ce qui n'empêche pas que nous persistions à croire que cela ne suffit pas à la formation d'un homme !)

Juin

Nous nous habituons peu à peu à notre vie nouvelle, nous espérons avoir bientôt tout de même un emploi plus libre, un logis à nous.

Nous commençons à reconnaître certaines rues de Montréal, à trouver normal de rencontrer des écureuils dans ces rues et non plus des chiens et des chats. (Les chats aussi nombreux à Montmartre que les écureuils sur la montagne). Chaque jour quelque chose de nouveau.

# # #

Et pour conclure notre petit journal nous aurions beaucoup de choses à dire. Nous n'affirmons rien, nous ne jugeons rien, nous ne critiquons rien. Simplement nous regardons, nous constatons, nous essayons de comprendre et d'aimer.

Nous sommes jeunes, jeunes mariés, presqu'étudiants encore. Nous demanderons d'abord aux Canadiens de ne pas oublier, ou négliger les émigrants qui arrivent chez eux, bien souvent appelés par le Canada. Ils auraient peut-être besoin d'être mieux renseignés, plutôt renseignés à leur départ pour le Canada qu'à leur arrivée.

Nous avons vu et compris que le Canada est un pays riche, capable sans doute de recevoir beaucoup plus encore d'émigrants qu'il n'en reçoit, capable de les faire vivre bien, mais lorsque les émigrants arrivent ils se trouvent un peu perdus... au moins au début. Après ?... Nous ne savons pas encore ! Peut-être faudrait-il surtout qu'au départ, en France par exemple, on nous fasse une peinture exacte de ce qui nous attend, et non un tableau en teintes pastel. Mais nous espérons, nous arriverons à « nous en sortir », nous en arriverons aussi à mieux comprendre encore tout ce qui est nouveau dans ce pays nouveau.

Si quelqu'un nous demandait maintenant ce que nous aimons ou avons le plus aimé au Canada, nous répondrions : « Nous ne savons pas ». Peut-être l'intérieur coquet des maisons, peut-être les grandes forêts que nous n'avons pu encore qu'apercevoir, peut-être le geste de Georges le camionneur, peut-être les écureuils de la « montagne » de Montréal... Il y a encore tant de choses que nous ne connaissons pas.

Jean et Claudine E.

Les hobbies des médecins

Ce sujet est d'intérêt, car je crois qu'il n'y a pas de corps de métier qui déborde plus sur tous les domaines d'intérêt général que le corps médical. Nous retrouvons les médecins partout : dans les sports, dans les arts, dans les métiers les plus inattendus, à la poursuite d'une évasion ou d'un idéal. La médecine est une servitude, et s'y confiner c'est se limiter, et se limiter quand la vie s'offre, c'est se refuser de vivre pleinement, de se réaliser soi-même. A quoi sert d'exister, si on ne vit pas.

Sir William Osler disait qu'un homme ne vit pas seulement de pain, qu'il n'est pas possible d'exercer la médecine et seulement la médecine sans échapper à l'influence néfaste d'une vie de routine. Et je cite toujours sir William Osler : La concentration incessante de la pensée sur un seul sujet, dessèche le cerveau et le limite à un champ d'action trop exigu. Sir William Osler trouvait ces arguments pour inciter les médecins à revenir aux humanités, mais ses remarques peuvent s'étendre à bien d'autres formes d'activités. Sans doute attendons-nous des médecins qu'ils s'attardent aux formes créatrices de passe-temps comme étant plus satisfaisantes pour l'esprit, mais si les médecins ne sont pas tous et toujours esprit, tous sont guettés par la routine et l'ennui et tous ont besoin de leur échapper, et quelle que soit la forme d'activités qu'ils choisissent à la sortie de leur bureau, elle sera bienvenue et suffisante, si elle rend pleinement justice aux talents et aux possibilités du médecin.

Malheureusement, si beaucoup, sans jamais avoir lu les textes de sir William Osler appliquent ses théories à la lettre, combien d'autres limitent leurs activités à la médecine, et réussissent à devenir les hommes les plus assommants de leur génération. Et ce que je dis là du corps médical s'applique aussi bien à toutes les formes d'activités dont on n'arrive pas à sortir, affaires, arts, plomberie, épicerie.

Beaucoup de médecins ont compris le bien-fondé de l'évasion, et ceci en abordant les *hobbies* les plus inattendus comme les plus conformistes.

Il y a quelques années, des médecins se sont faits fermiers. Nous avons eu par exemple des éleveurs de poules. C'était passionnant, dit-on. Nos amis docteurs ont construit des poulaillers modèles, ils y ont appliqué les méthodes les plus révolutionnaires, ils ont fait trembler tous les habitants des environs, pour enfin s'apercevoir que s'ils s'offraient encore six mois le luxe d'étonner, ils seraient ruinés. Ce qu'il y a de très drôle, c'est que messieurs les médecins qui dressent des diètes équilibrées en protéines, calories, vitamines, etc., pour tous ceux et toutes celles qui les leur demandent, ces médecins, dis-je, laissaient préparer les moulées par le grainetier du coin, ne sachant pas si on nourrissait une poule avec du foin, du steak ou des amandes. Je ne le sais pas plus qu'eux, d'ailleurs — et bien plus, les chirurgiens qui se sont laissés embarquer dans ces aventures de basse-cour n'ont même jamais essayé de chaponner une volaille.

Voilà pour une expérience. Aujourd'hui, la mode en est passée.

Pendant un temps, il y a eu les chirurgiens-menuisiers et les ébénistes. Car ce sont surtout les chirurgiens qui s'adonnent à ce *hobby*. Ils se vengent probablement sur le bois, l'après-midi, de n'avoir pas pu tout couper de ce qu'on leur a apporté sur la table d'opération, le matin. Leur rage de l'ébénisterie n'est arrêtée habituellement qu'au premier accident avec la scie à ruban. Car n'oublions pas qu'un chirurgien peut s'offrir la fantaisie d'une boutique bien équipée. Aussi achète-t-il tous les accessoires dont se contentent de rêver les authentiques ébénistes. La scie à ruban ! C'est la pierre d'achoppement de l'ébéniste-amateur. Il y a un bon Dieu pour les ivrognes, il y en a un aussi pour les ébénistes-amateurs. La scie à ruban ne leur a coupé en général qu'une partie de doigts, juste assez pour leur faire fermer boutique avant de les obliger à abandonner la chirurgie. Et voilà comment on a meublé une section de la cave ou du grenier chez les chirurgiens.

Un des *hobbies* les plus satisfaisants entre les mains des médecins, c'est la cuisine. Beaucoup s'y adonnent. Non contents de créer des plats pour eux et leur moitié, ils invitent des amis à les goûter. C'est toujours

sensationnel, disent les amis. Ils ne se doutent pas qu'un médecin n'a pas le droit de rater une réception, si on pense à tous les moyens dont dispose un praticien pour rendre une réception parfaite.

C'est si simple ! Au départ, on sert un peu d'insuline dans le cocktail, ou des amers ou quoi encore... Ça flanque un appétit du tonnerre. Après, tout est bon.

L'entrain baisse-t-il ? Un peu de strychnine fera repartir les conversations, et si les gens n'arrivent plus à partir, deux ou trois doses de gravol ou dramamine ou autre truc du même genre et le tour est joué. On s'en va — La réception a été un succès.

Cet hiver, je suis allé à un cocktail. La carte d'invitation précisait de 5 à 7. Je suis parti le premier à deux heures vingt du matin. Tous les autres invités étaient encore là. J'étais chez un médecin-cuisinier. Ça vaut le coup d'étudier la médecine pendant six ans pour apprendre à faire partir les invités quand on désire qu'ils s'en aillent. Sans l'aide de la science, les invités, on sait quand ils arrivent, on ne sait jamais quand ils vont partir. La cuisine est le seul *hobby* permis que je connaisse qui soit en relation directe avec la médecine.

Il en est un autre qui pourrait l'être, mais ceux qui le pratiquent se défendent bien de les associer. Cet autre, c'est la peinture. Depuis quelques années, le monde entier s'est mis à la peinture. Les enfants de moins de cinq ans ont les premiers prix aux expositions, les aînés médecins les suivent de près. Donc on fait de la peinture. Et les salons de peinture de médecins révèlent des talents étonnants. Mais là où les médecins auraient un avantage incontesté au départ, et ils ne s'en servent pas, c'est dans le dessin et dans le dessin du nu. Hélas ! dans notre monde, vous n'y pensez pas ! exposer un nu ! Autrefois la morale était surtout sauvegardé par les bonnes âmes qui n'avaient rien à faire de leurs dix doigts, même pas un mari à houspiller. Aujourd'hui les psychiatres sont venus à leur rescousse, et bien osé serait celui qui aurait l'audace d'exposer un nu. Un médecin marié se verrait poursuivre en séparation de

corps, etc., par sa femme, un médecin non marié serait taxé de libertinage. Alors voilà pourquoi les médecins s'en tiennent habituellement aux paysages. Question d'avoir la paix.

Pourtant, en Angleterre, sir Francis Seymour Haden, un médecin, était l'un des meilleurs graveurs de son temps, le président de la société royale des peintres et graveurs, et l'auteur de plusieurs livres sur l'art. Ce qui ne l'empêchait pas de briller dans sa profession.

Sans doute, tous n'atteignent pas à ce degré d'habilité, mais il n'y a pas de raison pour que le dernier des médecins ne peigne pas. C'est une telle évasion, une telle détente à si bon compte. Quelques dollars achètent tout l'équipement d'un peintre. Le goût, l'imagination, la fantaisie, le sens de l'observation et de la synthèse font le reste. Je conseille beaucoup aux médecins de peindre — mais de grâce, gardez vos chefs-d'œuvre pour vous, ne les offrez pas à vos amis. Ils en seraient embarrassés.

Pour les paresseux, un *hobby* qui touche de près à la nature, c'est la photographie. Vous vous achetez pour dix mille dollars de lentilles, vous ratez pour vingt mille dollars de films que vous offrez à la contemplation ahurie de vos amis réunis qui vous boivent pour des milliers de dollars d'alcool ; et un bon matin, vous vous apercevez que vous n'avez plus rien fait depuis cinq ans. Je vous conseille fortement la photographie. C'est un des plus mauvais *hobbies* que je connaisse — mais un des plus amusants. En somme, un *hobby* ! c'est une source de détente, pourquoi pas celui-là ? Si vous avez beaucoup d'argent, pas beaucoup de temps et si vous aimez voyager, chargés de boîtes et ficelés de courroie, les mains pleines, les poches pleines et résignés d'avance à ne rien obtenir qui n'aboutisse dans le fond d'une armoire, faites de la photo... Mais si vous aimez la pêche, de grâce, ne vous laissez pas tenter par la photographie. On vous jugerait mal et trop facilement avec trop de preuves à l'appui. Quand on songe à ces retours de pêche avec les yeux pochés, les étourdissements, les pituites ! S'il fallait que vous rapportiez de ces voyages des preuves de plus que vous avez fait autre chose que la pêche, ce serait

la guerre à la maison. On peut en dire autant de la chasse. C'est un sport encore plus fatigant que la pêche, parce que le froid s'y ajoute. Donc, si vous êtes chasseur ou pêcheur, abandonnez la photographie, je vous en supplie, ou entrez dans les rangs des Lacordaire ou des alcooliques anonymes.

Un des sports les plus traîtres que je connaisse, c'est la voile. D'abord vous n'avez jamais l'embarcation qu'il vous faudrait. Car c'est toujours plus long et plus gros que vous voulez. Si vous avez un quarante pieds, c'est un cinquante que vous désirez. C'est un peu comme dans le mariage. Epousez-vous une blonde ? Un mois plus tard vous vous demandez ce qui vous a pris de ne pas avoir choisi la brune, et au lieu de vous convertir à l'islamisme qui vous permettrait de vous offrir les deux et deux autres encore, vous gardez la blonde et le nez collé à la clôture. Nous parlions de voile, je pense, et je voulais vous amener à vous parler d'un de mes amis qui est mordu de la voile

Tout jeune, il soufflait sur un voilier dans la baignoire. Plus tard, il s'est offert un vrai voilier. C'est un ami adorable, donc très paresseux. Car les gens trop actifs sont de mauvais amis. Ils n'ont pas assez de temps à nous donner. Donc cet ami, la paresse même, s'est laissé intoxiquer lentement par la voile à tel point qu'un jour il aperçoit les plans d'un voilier dans un magazine. C'est le voilier de son rêve ! Le voilà-t-il pas qu'il se met dans la tête de construire son voilier lui-même, lui, le paresseux par excellence. Nous avons bien ri quand il nous a appris sa décision, mais nous avons dû nous passer de notre « chum » pendant trois ans. Pendant trois ans, lui, sa femme, ses fils, ses filles, les rares personnes non prévenues qui avaient le malheur de l'approcher, ont vissé aux planches du fameux voilier 3 millions, 333 mille 213 vis. C'est une merveille de bateau. Quand il fut terminé, nous sommes tous retournés voir notre ami qui lui ne s'était même pas aperçu de notre absence subite, absorbé qu'il était par ses vis. Depuis nous faisons de la voile sur le plus beau bateau de Montréal, et nous avons retrouvé le meilleur ami du monde.

Donc, les jours de congé, nous partons avec le moteur auxiliaire. Car il n'y a jamais assez de vent pour nous déplacer à voile. Il faudrait un ouragan tant le bateau est important. Mais personne ne s'en plaint. A bord, la vie est belle, sans téléphone et sans vent. Chose curieuse, ce n'est qu'au moment de débarquer qu'on sent le vent dans ses voiles, et c'est là que le sport devient dangereux. Tout compte fait, un voilier, qui vous amène loin du bruit, à cent pieds du rivage, c'est l'idéal des *hobbies*.

Ne parlons pas du golf, voulez-vous ? Vous en avez parlé tout l'hiver et vous en parlerez tout l'été. Des voyages ? Nous en parlerions plus longtemps encore, voilà pourtant deux bons passe-temps. Mais on vous les a offerts si souvent que je ne vous en dirai rien.

Je veux plutôt vous parler d'un de mes amis — un type vraiment étonnant qui, lui, s'amusait à collectionner les animaux rares. Il en avait de toutes sortes. C'était un médecin aussi, un belge qui exerçait son métier en France, tout près de la frontière, et la guerre nous avait amenés là. Je n'ai pas besoin de vous dire que sa femme ne prisait pas beaucoup ce genre de *hobbies* et d'autant moins que, parti le plus souvent, le médecin lui demandait de soigner les oiseaux et les animaux. Comme c'était une sainte épouse, elle ne les soignait pas, bien sûr, mais elle avait des excuses valables, les assemblées de dames d'œuvres, les visites à l'église, et quoi encore ! Elle n'était jamais à court. Lui ne la comprenait pas de laisser souffrir ces pauvres bêtes de la faim ! Non cela le dépassait, mais il avait beau piquer des crises de rage, elle ne cédait pas d'un avé. Un jour qu'il était à peu près au comble de la rage, il me demande conseil. C'était délicat, un médecin... un ami... sa femme... J'avais lu dans le journal du matin que le zoo de Londres se proposait de se défaire de son boa. Les Londoniens n'arrivaient plus à le nourrir. Ce boa ne voulait pas manger. Ils avaient tout essayé sauf la chair humaine. Ce n'est pas qu'on en manquait à Londres. Des tas de femmes se seraient généreusement sacrifiées pour le pauvre boa, mais la direction du zoo n'osait pas : la main-d'œuvre était si rare à l'époque. J'en parlai à mon ami, à tout hasard. Après tout, il faut ce qu'il faut. Une suggestion n'est qu'une suggestion.

— Tu fais venir le boa sans en parler à ta femme, d'ailleurs ça ne l'intéresse pas. Elle ne t'écouterait même pas. Ils vont te le céder pas cher. Quand il sera là, tu ouvres la cage à l'heure de la messe. Elle ne se doute de rien et pan ! ça y est. Après, tu racontes ce que tu veux à qui veut le savoir. Ça passera comme une lettre à la poste.

Mon ami resta songeur — Il hésitait. Voir sa femme entortillée, enroulée, couchée par un boa... Il ne voulait pas l'avouer, mais lui qui avait eu si souvent envie d'étouffer sa femme et qui n'aimait pas faire faire son travail par les autres, il souffrait d'une petite pointe de jalousie qui le retenait : le boa... sa femme... il y a des choses que la jalousie n'accepte pas. Heureusement les choses s'arrangèrent d'elles-mêmes. Un jour, elle partit pour les vêpres, et ne revint pas. Neuf heures, dix heures, pas de femme. Un, deux, cinq, sept jours, pas de femme, pas de cloche non plus. Elle était partie avec le bedeau. Alors j'ai demandé au médecin :

— Que comptes-tu faire ?

Il m'a répondu que sans femme, c'était une économie, qu'il attendrait encore quinze jours et qu'à ce moment-là, il aurait assez d'argent pour s'acheter une grue dont il avait envie depuis longtemps.

Je ne sais pas si l'oiseau est arrivé, j'ai dû partir sur les entrefaites et je n'ai jamais osé le lui demander par lettre de peur que ce ne soit sa femme ramenée dans le droit chemin par ses bons principes qui me réponde, ou la grue. Tout ceci pour vous dire que ce ne sont pas les principes les meilleurs qui rendent le plus service.

S'il y a des psychiatres dans la salle, nous nous passerons de leurs commentaires.

Je vous ferai grâce de l'histoire de ceux qui avaient la passion des chiens de chasse. Elle est rigolote et vécue, mais il faut savoir choisir. Ne parlons pas non plus de ceux qui non satisfaits des servitudes de la médecine, s'embarquent dans la politique. Il y a plusieurs médecins députés à Québec et à Ottawa. Et là je n'ai même plus assez de charité chrétienne pour les plaindre. Décidément ils dépassent les bornes.

En somme qu'est-ce que la vie, sinon une courte succession d'années parmi lesquelles nous prélevons vingt-cinq ans au moins pour apprendre à nous moucher et vingt autres pour nous résigner à mourir. Qu'est-ce qu'il nous reste ? Quelques années de vie frénétique que nous ne voyons pas passer. Et un bon matin, la vieillesse est là. Autrefois on était vieux la veille de sa mort. Aujourd'hui la société veut que nous le soyons à soixante ans. Que nous ayons gardé toutes nos facultés d'intelligence, de compréhension, que nous soyons au maximum de notre lucidité, cent indices nous amèneront à nous prouver que la société ne veut plus de nous. On nous mettra au rancart pour faire place aux plus jeunes. Et à ce moment-là qu'allons-nous faire ? nous aigrir ? nous efforcer de prouver aux autres que nous sommes encore dans le jeu ? nous obstiner ? erreur.

Il faut continuer à vivre — jeter du lest pour mieux vivre que jamais. Et si nous n'avons jamais fait que de la médecine et que le lest que nous sommes forcés de jeter soit la pratique de la médecine, que nous restera-t-il ? Comme au Canada français, la Providence veut que les citoyens les plus brillants meurent les plus jeunes. préparons-nous à vivre longtemps.

Si nous avons su nous choisir un *hobby*, c'est là que nous nous en féliciterons vraiment. Nous resortirons les boîtes de peintures, les bâtons de golf, les lentilles de caméra, les instruments de menuiserie et toutes ces heures que nous croyions perdues, nous nous rendrons compte que ce sont les seules que nous avons vraiment vécues.

Si à certaines heures de la vie nous n'avons pas cultivé ce que nous appelons l'égoïsme et la paresse, c'est à ce moment-là que nous nous en mordrons les pouces. Car ce qui tue encore mieux que l'activité, c'est le désœuvrement de ceux qui ne sont pas vaccinés à la détente. Si vous ne vous êtes pas mis à cheval entre deux vices, le travail et un *hobby*, vous ne survivrez pas longtemps. N'ayez pas peur, vous ne ferez pas comme l'âne de Buridan. On vous retirera un des plats de blé bien avant que vous ne soyez morts et vous mangerez à celui qui vous restera. Ayez un

hobby, n'importe lequel, laissez la vie le choisir pour vous, mais succombez aux tentations qu'elle vous offrira. Allez, laissez-vous faire, la vie ne vous mangera pas, faites même de la poésie si le cœur vous en dit. C'est une forme d'arpentage, mais il n'y a pas de sot métier. — Faites de la grammaire — Ça vous étonnera. Au Canada il n'y a pas 3% des professionnels qui sachent écrire une lettre en un français qui ne soit pas cousue de fautes. N'allez pas croire que je me range parmi les 3%, au contraire.

Faites n'importe quoi, mais ne vous fiez pas au travail de la médecine. Il vous foirera entre les mains. Il sera là et vous ne pourrez plus le faire. On vous l'ôtera. Le travail, c'est la forme la plus hypocrite qui soit de lâchage. On travaille pour ne pas se retrouver soi-même. Le travail est une punition, une forme de paresse mentale, on travaille pour ne pas choisir entre les bons et les mauvais côtés de la vie, on choisit le mauvais côté et après, on prend un petit air piteux pour dire qu'on n'a fait que travailler pendant toute sa vie, qu'on ne sait plus vivre. Si vous ne savez rien faire de vos dix doigts, eh, bien, mon dieu ! travaillez ! très bien ! mais ne venez pas vous plaindre alors. Il faut avoir le courage de ses vices, après tout.

Pour finir, je vais vous suggérer une forme de *hobby* inconnue au Canada français. C'est celle de voir les bons côtés de la vie et de cesser de vouloir corriger les défauts des autres. Le christianisme nous a suggéré de corriger nos propres défauts mais nous avons préféré travailler à ceux des autres. Ça faisait plus altruiste.

Dès qu'il s'agit des libertés humaines et individuelles, nous sommes les parfaits enquiquineurs. Nous poursuivons même nos amis de nos principes à nous et ceci même dans les classes instruites de la société, comme si après 40 ou 50 ans, nous ne savions pas ce que nous voulons de la vie.

Vivons donc comme nous l'entendons et laissons vivre les gens comme ils l'entendent. Ils ne s'en tirent pas si mal. Voyons les qualités chez les gens, aimons-les pour ce qu'ils ont de bon. Déjà, si nous cessons

de chercher la bête noire chez les autres, quel progrès nous aurons fait vers une vie plus agréable ! Quelle belle école de bonne humeur !

Surtout, au nom du ciel, ne perdez pas de temps à surveiller votre compte en banque. Il est toujours trop bas, lui, jamais à la hauteur. Sans doute, il faut avoir l'aisance matérielle, mais quelle erreur lorsqu'on est médecin que de viser à la richesse ! La médecine est un métier de pauvre homme et n'a jamais enrichi personne. Tout au plus peut-elle servir de tremplin vers la fortune. Elle a démoli les constitutions les plus robustes, elle a englouti les cerveaux les plus brillants, personne n'en est sorti riche. On devient riche en manipulant l'argent, en finançant, en faisant travailler les autres, pas en travaillant soi-même et surtout pas en empêchant ses semblables de mourir un peu plus tôt ou un peu plus tard, ou en monnayant la souffrance. Si le sort veut que la médecine seule réussisse à aligner 6 chiffres au compte en banque de tel médecin, eh bien, quoi ! est-il plus heureux ? Se croit-il une puissance avec ses 6 chiffres ? Il peut le croire, il ne l'est pas.

Gandhi, avec son drap blanc autour des reins, a bouleversé le monde. Le rayonnement de sa conviction et de son intelligence en a fait la figure de proue du 20e siècle.

Puisque nous sommes voués à l'échec financier, dès le départ, pourquoi ne pas faire de nos existences, des vies paisibles ? Pourquoi ne pas nous accepter nous-mêmes, tels que nous sommes ? Beaucoup de médecins ont compris ceci avant nous — nos pères étaient des humanistes et c'est par là qu'ils s'étaient imposés à la reconnaissance, à l'admiration de leurs concitoyens. Ce n'est pas leur puissance matérielle qui leur avait gagné l'estime de leurs concitoyens, ce sont les lumières qu'ils leur ont distribuées — les conseils avisés et, surtout, cet exemple de bien vivre, cette philosophie souriante et responsable que seules les professions libérales peuvent offrir au monde. Et c'est par là seulement que nous pourrons reconquérir l'autorité que nous avons perdue auprès du peuple depuis que nous avons cru pouvoir mieux faire que nos prédécesseurs en

s'acharnant à la médecine. On dit : oh ! les vieux médecins ne prenaient jamais de vacances ! Ils n'en prenaient pas parce qu'ils en avaient moins besoin que nous, sachant mieux vivre que nous, plus relaxés, plus humanistes, plus détendus, sachant lire, et rire, et peindre, et chasser, et s'amuser tout en se dévouant bien à l'occasion. En nous éloignant de leur genre de vie, nous n'avons plus trouvé les consolations qu'ils en retiraient. Je crois qu'il faut y revenir si nous voulons retrouver le panache qui était le leur.

Bertrand Vac

Aumône individuelle et aumône sociale

Au docteur de la loi qui lui demandait quel était le plus grand commandement de la Loi, Notre-Seigneur fit cette réponse : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit. C'est là le premier et le plus grand commandement. Un second lui est égal : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. En ces deux commandements tient toute la Loi, et les Prophètes » [1]. De fait, personne ne peut aimer Dieu comme il veut être aimé, s'il n'aime en même temps son prochain comme Dieu veut qu'il l'aime.

Et de même que le véritable amour de Dieu ne peut exister sans se manifester à l'extérieur par des actes qui se résument dans l'obéissance aux commandements, de même le véritable amour du prochain ne peut exister sans se manifester à l'extérieur par des actes. Saint Thomas d'Aquin énumère plusieurs de ces actes parmi lesquels il mentionne l'aumône qu'il définit : « Un acte ordonné à soulager la misère du prochain, par motif de compassion, pour l'amour de Dieu » [2].

Le prochain peut être victime de bien des sortes de misères. Il y a les misères spirituelles comme l'ignorance, par exemple, que nous avons le devoir de dissiper dans l'intelligence du prochain, surtout l'ignorance religieuse. Il y a les misères morales, le vice sous toutes ses formes dont nous avons le devoir de délivrer le prochain par les différents moyens à notre disposition, surtout par l'entraînement de l'exemple. Il y a aussi les misères physiques, la pauvreté, la maladie, la vieillesse, les infortunes matérielles de toutes sortes et ce sont précisément ces misères-là que nous soulageons par l'aumône proprement dite, surtout la pauvreté.

Sur l'excellence de ce moyen de pratiquer la charité envers le prochain, plusieurs se rappellent sans doute, au moins vaguement, les vers de Victor Hugo :

---

1. Matt., XXII, 36-40.
2. *Summ. Theol.*, q. III, q. XXXII, a. 1, 0.

Donnez, riches, l'aumône est sœur de la prière.
Hélas ! quand un vieillard sur votre seuil de pierre,
Tout raidi par l'hiver, en vain tombe à vos genoux :
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous.

# # #

Or de nos jours, les conditions de l'aumône ont singulièrement changé. Lorsque les fidèles s'entendent rappeler ce devoir, ils répondent avec assez d'à-propos : La société, par l'intermédiaire des gouvernements, subvient aujourd'hui à toutes les misères des nécessiteux en prélevant des taxes sur les propriétés, les salaires, les revenus de toute nature, les jeux, le luxe, etc. Les vieillards, les orphelins, les veuves, les mères nécessiteuses, les mères de famille nombreuse, les sans-travail, les infirmes, les maladies, les malhabiles, voire parfois les paresseux jouissent presqu'universellement aujourd'hui d'allocations mensuelles ou annuelles et ces subventions sont prélevées naturellement sur la fortune commune du peuple. Il suit de là qu'il n'y a plus de raison de faire privément l'aumône, parce que ce qu'on pourrait donner en aumônes est déjà versé à l'Etat pour être distribué de diverses façons aux nécessiteux.

Je n'ai pas le compétence pour préciser jusqu'à quel point cette doctrine érigée en principe verserait dans le socialisme ou le paternalisme d'Etat au sens strict, mais il crève les yeux que mise en pratique, elle contribue à ruiner l'obligation de l'aumône individuelle.

Evidemment, ceux qui n'ont pas la foi chrétienne et refusent de croire à l'immortalité de l'âme et à sa destinée surnaturelle, prétendent que les vieillards, les malades, les infirmes n'ont aucun droit à la vie parce qu'ils ne sont d'aucune utilité à la société. Ils sont pour elle un fardeau inutile parce qu'ils consomment et ne produisent rien. La société n'a pas à s'en occuper ; elle doit même les laisser périr.

Dans son fameux livre « *Mein Kampf, Mon combat* », le chancelier Hitler a écrit que les gouvernements devaient encourager les familles nombreuses, non pas pour faciliter une meilleure observance des lois morales, mais pour assurer la survivance des enfants les plus forts. Les faibles sont nécessairement éliminés par les éléments contraires comme la faim, la soif, le froid, la chaleur, le manque de soins et ainsi la race devient très puissante ne se composant plus que des sujets les plus vigoureux.

C'est la doctrine matérialiste qui ne tient aucun compte de l'immortalité de l'âme et de son prix égal chez tous les individus, quelles que soient leurs conditions physiques, en regard du salut éternel. Cette destinée de l'âme humaine exige que la société procure à tous ses membres les moyens nécessaires pour faire leur salut, y compris la somme de biens matériels nécessaire à l'obtention de cette fin.

Une autre opinion à l'opposé de la précédente, exposée et défendue par des gens chez qui la sensibilité prime sur la raison, voudraient qu'il n'intervienne aucune justice stricte entre les hommes dans la possession des biens de la terre. En d'autres termes, ils voudraient que les vieillards, les infirmes, les malheureux de toutes sortes, les paresseux, les ivrognes possèdent les mêmes droits que quiconque à la même quantité de biens matériels. Ils nient en théorie, sinon toujours en pratique les inégalités individuelles qui conditionnent précisément les droits à la possession des biens matériels.

Contre cette opinion, la morale catholique nous enseigne que d'une part, les nécessiteux, d'où que provienne leur condition, ont un droit strict à une quantité de biens matériels nécessaire pour mener une vie honnête sur la terre et travailler librement et facilement à la poursuite de leur bonheur éternel ; que d'autre part, les pauvres n'ont pas droit à un surplus de biens matériels nullement nécessaire pour réaliser leur condition d'honnête citoyen sur la terre et travailler à l'obtention de leur salut éternel.

Une autre vérité certaine appuyée sur le témoignage de l'expérience depuis le début de l'humanité, c'est que la pratique de la stricte justice dans les rapports des hommes entre eux ne suffit pas à procurer à chacun les conditions nécessaires à la poursuite de sa fin. Parce que l'observance de la seule justice ne tient pas compte des difficultés insurmontables comme la maladie, les accidents, les infirmités, les infortunes de toutes sortes contre lesquelles jamais personne ne peut se prémunir absolument, il faut la charité dont un des actes principaux est l'aumône.

# # #

Le devoir de l'aumône peut se remplir de différentes manières.

I

Il y a ce qu'on pourrait nommer l'aumône individuelle ou privée. Selon ce mode, chacun adopte ses pauvres et leur vient en aide selon ses moyens ou encore fait largement l'aumône aux mendiants de passage qui la lui demandent.

Inconvénients

Ce mode est trop aléatoire. Il suffira en temps de prospérité, parce qu'alors, les pauvres n'éprouvent aucune difficulté à se procurer les biens matériels nécessaires à leur subsistance convenable. Il deviendra tout à fait insuffisant en temps de crise ou de disette, parce qu'alors, même les riches craindront de manquer de quelque chose.

D'après ce mode, les aumônes ne sont pas données avec assez de discernement selon les nécessités et les besoins réels des pauvres. Il est difficile de découvrir tous les pauvres qui sont dans le besoin et de leur venir en aide selon leur condition. Il y a les pauvres honteux qui préfèrent souffrir en silence plutôt que de demander. Celui qui fait privément l'aumône ne possède pas toujours les moyens d'investigation nécessaires pour découvrir la véritable pauvreté ; aussi combien sont trompés.

Dans un de ses romans intitulé *Cri des profondeurs*, Georges Duhamel parle d'un chef d'usine qui apprend qu'une de ses ouvrières est malade et s'empresse de suggérer à son demi-frère et associé :

— Nous lui ferons porter un panier, n'oublie pas, Félix.

« Le panier-type contenait une bouteille de vin, du café, du sucre, un peu de charcuterie et des gâteaux secs. Jamais Didier ne s'occupait de savoir si la maladie de l'ouvrière comportait un régime et si ce régime comportait le vin et le café. Voilà ce qu'ils appellent la charité, la sainte charité. C'est une forme inquiétante de l'égoïsme. Je ne cède jamais aux sollicitations de ce qu'ils appellent la charité. L'Etat est là pour faire le nécessaire et nous payons bien assez de contributions. Dès qu'un bonhomme se sent l'obligé d'un autre, il devient susceptible, nerveux ; il se prépare à être ingrat. La charité véritable, c'est de laisser les gens se débrouiller tout seuls, fièrement et développer ainsi leurs mérites ».

Inutile de faire remarquer que ce ne sont là qu'imaginations de romancier.

Avantages

Le premier, c'est que ce mode de faire l'aumône revêt facilement toutes les conditions d'un acte de véritable charité surnaturelle envers le prochain, alors qu'il apparaît plutôt difficile de payer ses contributions par amour de Dieu et du prochain. L'aumône faite de cette manière n'est ni commandée ni imposée : elle procède uniquement de la compassion vis-à-vis du prochain pauvre.

Elle comporte un mouvement de l'âme, un témoignage de sympathie, de sorte que non seulement on soulage de cette manière la misère matérielle des pauvres, mais on profite également de l'occasion pour les soulager dans leur détresse morale.

Elle ne risque jamais d'enlever les biens des uns pour les donner aux autres sans discernement.

II

Ou bien, par le moyen d'impôts prélevés sur la fortune commune du peuple, l'Etat se charge lui-même de soulager la misère du pauvre.

Inconvénients

Cette sorte d'aumône tend à ruiner l'obligation individuelle et privée en ce sens que beaucoup de riches de nos jours disent : c'est le gouvernement qui se charge de soulager toutes les misères, donc nous ne sommes plus tenus de faire l'aumône. Ce que nous donnerions librement en aumônes aux pauvres, il faut le donner de force en impôts. Cette façon de raisonner tarit la source de la générosité et cela semble bien périlleux pour l'éducation du peuple.

Ce mode nécessite les services d'un grand nombre de fonctionnaires largement rétribués, ce qui n'est pas du tout dans l'intention des donateurs, à moins que ces fonctionnaires ne soient eux-mêmes dans le besoin ou travaillent gratuitement, ce qui ne doit pas arriver fréquemment.

Souvent la politique dans le mauvais sens du mot, je veux dire le patronage indu ou mieux la partisannerie s'introduit dans la répartition des deniers publics et les lois ne sont pas toujours inspirées par les véritables besoins des pauvres.

Cette manière peut aussi devenir cause d'injustice dans la perception des impôts. En toute rigueur de justice, un ouvrier sobre, laborieux et économe n'est pas tenu de verser en impôts à l'Etat des sommes qui serviront ensuite à sustenter un ouvrier paresseux, prodigue et ivrogne.

Déjà, en 1905, un économiste français, Henri Joly, écrivait dans la Revue des deux mondes [3] :

« Un vieillard est là, impotent, ou abandonné par des enfants disparus, émigrés, misérables eux-mêmes, eut-il de l'imprévoyance ou des torts plus graves, personne ne supportera qu'on le laisse mourir de faim. Mais quand des travailleurs ont quarante ou cinquante ans devant eux

3. Septembre, p. 145.

pour réfléchir à la situation qui les attend sur leurs vieux jours, quand ils ont surtout le temps d'entrer dans des mutualités, d'élever leurs enfants laborieux, honnêtes et reconnaissants, pourquoi leur assurer d'avance à tous indistinctement une assistance certaine qui les dispense de toute prudence... »

« L'assistance de l'Etat, poursuit le même auteur, ne remplira pas son rôle si elle tolère qu'une trop grande partie de cet argent passe en d'inutiles frais bureaucratiques. Elle ne le remplira pas non plus, si elle permet que l'on assure même à des insouciants, des avantages supérieurs à ceux que s'assure par lui-même un honnête père de famille, et si elle fait payer à celui-ci une partie de ce qu'elle octroie à celui-là. Elle ne le remplira pas également si, se reposant sur le pouvoir du soin de tout faire avec des procédés anonymes, uniformes et mécaniques, elle envoie devant les guichets grillagés les malheureux qui auraient besoin d'un secours moral et d'un réconfort personnel... » [4].

Enfin cette aumône socialisée risque de ruiner chez un bon nombre le souci de l'épargne. Il ne manque pas de travailleurs qui dépensent tout leur salaire au jour le jour, pour se procurer parfois un luxe nullement requis par leur condition, parce qu'ils comptent sur les pensions de l'Etat pour leur sécurité dans la vieillesse. Il suit de là que cette aumône légalisée peut engendrer la paresse et le gaspillage.

Avantages

Par contre ce mode peut offrir certains avantages. Il peut soulager la misère d'un plus grand nombre de pauvres, étant plus universel, plus certain et plus stable.

Il répugne moins aux pauvres honteux qui peuvent bénéficier des secours de l'Etat, sans que le grand public soit au courant de leurs misères.

Peut-être opère-t-il aussi une meilleure répartition des richesses parmi les hommes, à condition toutefois que les impôts soient propor-

4. On dira sans doute que ces raisonnements sont périmés aujourd'hui : est-ce que ceux qu'on leur a substitués ont contribué à rendre les hommes meilleurs et plus heureux ?

tionnellement prélevés selon la condition des personnes et l'étendue des fortunes et que les secours soient proportionnés à la condition des pauvres.

III

Outre ces deux sortes d'aumône, aumône individuelle ou privée et aumône sociale par l'intermédiaire de l'Etat, il y en a une troisième qui pourrait être la meilleure parce qu'elle exclut les inconvénients des deux autres en réunissant le plus grand nombre de leurs avantages. C'est celle qui se fait par l'intermédiaire des sociétés de bienfaisance, soit religieuses, soit purement philanthropiques. Dans certains cas, l'Etat alloue sous forme de subventions un certain montant aux communautés religieuses hospitalières, leur laissant la liberté d'en disposer comme elles l'entendent pour le soulagement des miséreux. Et nous avons ce que nous nommons communément l'assistance publique par le moyen des patronages, des orphelinats, des hospices et des crèches.

Dans d'autres cas, ce sont les sociétés elles-mêmes généralement composées de personnes laïques qui perçoivent l'argent ou les choses nécessaires à la vie pour les distribuer ensuite selon les besoins des pauvres : ainsi la société Saint-Vincent-de-Paul chez les catholiques, l'Armée du Salut chez les non-catholiques et toutes les autres associations philanthropiques non-confessionnelles, v. g. La Croix-Rouge.

Un premier avantage qui résulte de cette troisième manière de faire l'aumône provient du fait que ceux qui se chargent de distribuer l'argent ou les choses nécessaires à la vie le font gratuitement ou presque et qu'ainsi les pauvres en bénéficient dans une plus large mesure.

Les aumônes sont beaucoup mieux proportionnées aux véritables besoins des pauvres, particulièrement dans les institutions religieuses qui épargnent ainsi des sommes énormes à l'Etat.

Selon ce mode, particulièrement chez les catholiques, on apporte autant de soin à soulager les misères morales que les misères corporelles. « L'assistance honore, écrit Frédéric Ozanam, quand elle joint le pain

qui nourrit et la visite qui console, le conseil qui éclaire, le serrement de main qui encourage, quand elle traite le pauvre comme un ami, un frère, un égal. Elle humilie quand elle prend l'homme par les besoins terrestres, quand elle ne prend garde qu'aux souffrances de la chair, au cri de la faim et du froid, à ce qui fait pitié, à ce qu'on assiste même chez les bêtes ».

Sans les religieux et les religieuses, certains membres de la société affligés de maladies particulièrement répugnantes ne trouveraient personne pour les soigner même avec les subsides de l'Etat. Qui voudrait se charger des lépreux, des déments, des arriérés mentaux ? Des hommes comme le Père Damien : oui, sans doute. Seuls les religieux et les religieuses uniquement animés de l'esprit du Christ peuvent s'appliquer efficacement au soulagement des misères corporelles et spirituelles de l'humanité. C'est ici qu'apparaît l'œuvre admirable de l'Eglise qui, par ses familles religieuses, contribue au bonheur des hommes, même pendant la vie terrestre.

# # #

En conclusion, l'aumône par l'intermédiaire des sociétés de bienfaisance réunit le plus grand nombre d'avantages, parce qu'elle préserve l'esprit intégral de la charité et n'est contaminée ni par les intérêts politiques ni par quelqu'avantage pécunier personnel.

Il semble qu'en voulant en ces dernières années socialiser l'aumône par des subsides trop directs et trop universels de l'Etat, on s'est exposé à ruiner de part et d'autre l'esprit qui doit présider à l'exercice de la véritable charité envers le prochain. Les riches se sont habitués à penser que les subsides trop directs de l'Etat à ceux qui sont dans le besoin les dispensent de faire l'aumône et les pauvres en sont venus à croire que les biens des riches leur sont dus en justice et que c'est un droit pour eux de réclamer les deniers de l'Etat.

Il en résulte que la pratique simultanée absolument nécessaire des deux vertus de justice et de charité repose sur une base assez inquiétante pour la sauvegarde de l'une et de l'autre.

A. Saint-Pierre, O. P.

Le sens des faits

« La piété du Fils » [1]

Lors d'une réunion de la Société canadienne d'Etudes mariales en 1951, M. De Koninck avait présenté une communication très remarquée sur l'Assomption, œuvre de la piété du Fils. On se réjouira d'apprendre que cette étude a fourni le titre et inspiré le contenu d'un livre consacré au glorieux privilège de Marie. Depuis longtemps intéressé à la théologie mariale, l'auteur avait formulé, avant la proclamation du dogme, un argument en faveur de sa définibilité, qui lui valut une appréciation très significative de la part du Préfet de la Congrégation des Etudes, le cardinal Pizzardo. On aimera relire l'exposé de cet argument qui constitue le chapitre II du présent ouvrage.

Les autres chapitres rédigés après la publication de la Constitution apostolique *Munificentissimus Deus* en sont un excellent commentaire. En appendice se trouve un choix de textes, notamment de saint Augustin, saint Thomas d'Aquin et Monsieur Olier, sur la paternité de saint Joseph, avec quelques remarques de l'auteur qui nous laisse espérer un exposé doctrinal sur le même sujet, la piété du Fils s'étant exercée à l'égard de Joseph comme de Marie, quoique d'une autre manière. La couverture de ce livre magnifiquement édité reproduit le détail d'une peinture de Fra Angelico : la Vierge de la Présentation de Jésus au Temple.

Les chapitres V et VI qui couvrent le plus grand nombre de pages traitent du « trépas de la Vierge d'après la bulle de l'Assomption » et de sa « mort glorieuse ». On sait que le problème de la mort de Marie continue de susciter d'ardentes discussions entre théologiens. La Constitution apostolique n'a pas tranché le débat. Le texte même de la définition dogmatique ne mentionnant que la glorification corporelle de Marie sans préciser la manière dont s'est terminée sa vie terrestre, certains partisans de l'immortalité ont vu dans ce silence un argument positif en faveur de leur thèse.

Par un examen minutieux du document pontifical M. De Koninck montre d'une façon décisive, croyons-nous, qu'il ne peut être invoqué contre la mort de Marie. Même si la définition ne porte point sur ce fait, l'importance reconnue dans les pages précédentes aux témoignages tradition-

1. Charles De Koninck, *Etudes sur l'Assomption.* Préface de Son Exc. Mgr Maurice Roy, archevêque de Québec. Les Presses Universitaires Laval, Québec, 1954, 11 x 17 cm. XII-232 pages.

nels qui parlent de la mort de Marie, en particulier celui de saint Jean Damascène qualifié de « héraut par excellence de cette vérité dans la tradition » et dont le texte est inséré dans le nouvel office de l'Assomption ; les termes mêmes dans lesquels le Pape résume la ferme croyance des fidèles, en disant qu'ils ont admis sans peine à la fois le décès de la Vierge et la parfaite incorruption de son corps ; tout cela nous interdit de penser qu'il faille supprimer un des objets de cette croyance, la mort de Marie, pour mieux mettre en valeur l'autre, la parfaite incorruption de son corps.

On peut aussi se demander comment « la foi en l'Assomption de Marie rendra plus ferme et plus active notre foi en notre propre résurrection », selon l'affirmation du Saint-Père, si l'Assomption de Marie ne comporte pas une résurrection. La réserve constatée dans la formule de la définition où, sans mentionner explicitement la mort, il est dit que « Marie, à la fin du cours de sa vie terrestre, a été élevée en corps et en âme à la gloire céleste » ne pose donc pas le problème de savoir si la Sainte Vierge est morte vraiment ou non, mais elle nous engage à chercher en quoi précisément a consisté la mort de Marie.

Le chapitre VI développe sur ce dernier point une hypothèse intéressante. Reprenant une conjecture émise par saint Augustin dans le *de Civitate Dei*, selon laquelle il serait possible de passer par la mort à l'immortalité avec une célérité merveilleuse dans le point même du temps *(ipso temporis puncto)* ; puis raisonnant par analogie avec ce que dit saint Thomas de la transsubstantiation et de la justification du pécheur, toutes deux réalisées *in instanti*, l'auteur s'applique à montrer qu'un intervalle de temps n'est pas essentiel à la vérité de la mort entendue au sens le plus propre du mot, comme séparation de l'âme et du corps, séparation qui, comme leur réunion, ne comporte aucun temps.

En dépendance de la causalité efficiente de Dieu, on peut considérer la béatitude parfaite de l'âme comme la cause formelle du corps spirituel ou glorieux ; et, comme d'autre part, cette gloire est naturellement incompatible avec le corps de nature passible et mortelle, la séparation de l'âme et du corps serait ici l'effet formel de l'âme en tant que pleinement glorifiée ; la mort serait l'effet de l'union de l'âme au corps de gloire. En conférant le don de gloire, Dieu mettrait par là même un terme au cours de la vie terrestre. La séparation de l'âme et du corps, ainsi que leur réunion, seraient incluses dans l'instant même de la pleine glorification.

Toutes les pages de ce chapitre ne sont pas d'une lecture facile. Mais l'auteur n'a pas à s'en excuser : la théologie exige un effort intellectuel, sans quoi elle ne serait plus « fides *quærens* intellectum ». Le

lecteur qui ne se laissera pas rebuter par le maniement subtil de quelques notions philosophiques sera récompensé de son attention. Car l'explication proposée à titre d'hypothèse, même s'il est peu probable qu'elle rallie tous les suffrages, a du moins le mérite de stimuler la réflexion et de purifier la représentation qu'on se fait communément de la mort. Elle devrait aider les immortalistes à surmonter la répugnance qu'ils éprouvent à parler de mort dans le cas évidemment privilégié de Marie. Cette répugnance ne provient-elle pas du fait qu'on confond presque invinciblement la mort elle-même avec l'*état* de mort qui évoque une déchéance.

« Il y a, en effet, une différence *toto cœlo* entre une mort qui consiste dans le changement instantané, où le corps est revêtu de la gloire en même temps que l'âme s'ouvre à la vision béatifique, et le décès se trouvant au terme d'un déclin de vie, où cesse d'exister la personne, le corps étant aliéné, rabaissé par les liens de la mort, ne fût-ce que durant un très minime laps de temps » (p. 147). On peut alors penser que l'Eglise dans la définition de l'Assomption a choisi à dessein l'expression *expleto terrestris vitœ cursu* pour nous mettre en garde contre la confusion entre la fin du cours de la vie terrestre de Marie et celle qui fait le sort commun des hommes.

Joseph-Marie Parent, O. P.

Le XIVe Congrès international de Psychologie

Les Montréalais ont pu se féliciter de voir se tenir dans la Métropole le XIVe Congrès international de Psychologie. Durant six jours, du lundi 7 juin au samedi 12 juin, les abords du campus de l'Université McGill constituaient une véritable société des nations. Environ 1 500 congressistes de tous pays se réunissaient trois fois par jour pour entendre de la bouche de psychologues de réputation internationale les résultats des recherches les plus récentes en psychologie et les diverses orientations actuelles que prend cette science dont un psychologue disait avoir l'importance d'une révolution atomique.

Il serait trop long de vouloir résumer les nombreux symposia élaborés au cours de ces journées. D'ailleurs un jugement de valeur est assez difficile à porter en raison des diverses tendances qui s'y manifestaient. Remarquons simplement les trois conférences du soir qui étaient pour ainsi dire les sommets de ces journées scientifiques. Messieurs les Professeurs Jean Piaget (Genève et Paris), Wilder G. Penfield (Montréal) et Albert Michotte (Louvain) y ont fait part de leurs plus récents travaux en psychologie. Tous trois ont abordé les problèmes centraux de la

psychologie moderne, celui du développement de la perception de l'espace chez l'enfant, celui de la localisation de la mémoire dans le cerveau humain, celui de la perception et de la connaissance en général chez l'homme. Les divers symposia tenus durant la matinée et l'après-midi ont scruté des problèmes plus particuliers dont voici les plus intéressants entre autres : Techniques projectives et théorie psychologique, Rapports entre l'individu et son entourage, Etat actuel du freudisme, La conscience revalorisée — qui nous a valu une conférence remarquable du Chanoine Nuttin de l'Université de Louvain — Nouvelles tendances de la théorie de la perception, La caractérologie européenne, Psychologie sociale sur le plan national.

En plus de ces conférences, il y avait projections continues de films scientifiques, américains pour la plupart ; démonstrations scientifiques de laboratoires sur le comportement animal ; exposition de livres traitant de psychologie et provenant des principales maisons d'éditions internationales.

Nous devons louer le R. P. Noël Mailloux, O. P. pour l'organisation impeccable de ce congrès, à titre de secrétaire. Tous les psychologues ont noté son magnifique travail et la tenue scientifique de son Institut de Psychologie de l'Université de Montréal. L'entrevue de presse du R. P. Bernard Mailhiot, O. P., collaborateur du R. P. N. Mailloux, a mis en évidence les travaux du Centre de Recherches en Relations Humaines. Ceux qui ont visité l'Institut de Psychologie du R. P. N. Mailloux ont remarqué l'esprit scientifique qui anime ces chercheurs canadiens. Ce qui fait ressortir une fois de plus la situation exceptionnelle où ceux-ci se trouvent. De nombreux Européens ont dit ouvertement qu'il ne s'agissait plus pour nous, Canadiens, de traverser l'Atlantique pour aller conquérir une formation scientifique intégrale. C'était maintenant à leur tour de venir au Canada s'assimiler cette mentalité scientifique qui donne déjà ses preuves, en psychologie comme en d'autres domaines. C'est donc dire que la formation thomiste alliée à une information scientifique aussi à point que possible n'est pas chose impossible. D'ailleurs, M. le Professeur Henri Piéron, lors de la collation de son doctorat honorifique à l'Université de Montréal, a précisément insisté sur la largeur de vue scientifique de notre Université catholique. La Science ne peut être un obstacle à notre philosophie thomiste et à notre catholicisme. Cette affirmation dans la bouche d'un savant moderne ne fait que répéter un énoncé médiéval, à retrouver mot à mot dans le *Contra Gentiles* d'un saint Thomas, par exemple.

L'impression générale que nous pourrions retenir de ce congrès pourrait se formuler ainsi. L'étude psychologique de l'homme ne doit pas aboutir à une théorie édifiée exclusivement sur une seule méthode d'investigation. Les recherches sur le comportement animal doivent nécessairement subir une transposition lorsqu'on étudie le comportement humain. Les psychologues américains visent surtout à étudier le comportement animal et humain à l'aide de méthodes purement statistiques, alors que les psychologues français — pour choisir entre les savants européens — s'orientent vers une explication phénoménologique du comportement humain. Il nous semble qu'une psychologie intégrale doit chercher à allier à l'accumulation de recherches de laboratoires une recherche théorique cohérente de l'homme. Pouvons-nous dire que le thomisme est loin de tout cela ? Les témoignages d'un Père Mailloux et d'un chanoine Nuttin sont là pour démontrer le contraire. C'est à chacun de nous de faire l'effort nécessaire pour confronter notre philosophie avec les sciences psychologiques modernes, sans craindre de voir notre religion s'effondrer et l'homme assimilé à l'animal. La psychanalyse de Freud, par exemple, peut être entre les mains d'un psychologue authentique et catholique, un puissant moyen d'étude de l'homme, non pas seulement de l'homme en général, mais de l'homme concret, enfant, adulte, ouvrier, professionnel, prêtre.

P. Henri DULUDE, O. P.
Collège dominicain d'Ottawa

Exposition d'art religieux

Au Foyer d'Art et du Livre,
des œuvres de Lambert Rucki, Fernand Py et Eléonore Milne

Le Château Laurier offre depuis quelques jours et pour deux semaines jusqu'au 21 juin, le privilège, à Ottawa, d'un coin de connaisseurs en art religieux, au Foyer de l'Art et du Livre, au sixième étage, dans l'aile est qui regarde vers la grande vallée de l'Outaouais.

Les ateliers Saint-Grégoire, de Montréal, sous la direction des Bénédictins de Saint-Benoît-du-Lac présentent un ensemble d'objets liturgiques européens : vases sacrés d'Allemagne, de France, de Belgique et vêtements liturgiques.

On notera en particulier les crucifix et les statues de Lambert Rucki, auteur du Chemin de la Croix de Notre-Dame-de-la-Trinité, à Blois, pleins de vérité et de justesse. On remarquera plus encore les excellentes médailles de Fernand Py représentant les saints de France. Pour une

fois, un artiste chrétien n'a pas trahi le christianisme par ses médailles ! Toutes sont vraies d'exactitude théologique, attrayantes par leur rythme, leur facture, leur délicatesse et leur variété de sentiments. On ne se trompe pas même en les choisissant au hasard.

Lambert Rucki et Fernand Py sont des noms reconnus. A côté d'eux ne craint pas de figurer une jeune sculpteur canadienne de la Gatineau, Eléonore Milne. Et c'est là, à mon avis, ce que cette exposition apporte de plus nouveau et de plus prometteur, une grande brise comme celle qui entre par les fenêtres du Foyer d'Art et du Livre et qui vient de loin...

Sept panneaux de bois sculpté illustrent des thèmes religieux, la plupart bibliques : *David, Le bon Pasteur, Le Christ de l'Annonciation portant le Livre scellé, Saint Joseph, l'Archange Gabriel, Défi à l'Humanité, Saint Benoît.* Voilà le mystère de Dieu donné aux hommes ! Tout y est plein de force, d'intensité, de netteté et de vérité théologique. De grands rythmes simples imposent une vérité centrale et essentielle dans la richesse brune du noyer. Point d'aventures vers l'art abstrait ou tout autre. Rien ne retarde ou n'empêche l'âme de l'art, le rythme de s'exprimer directement à l'âme consentante.

Elève, de 1950 à 1952, du très grand sculpteur yougoslave, Ivan Mechtrovitch, aujourd'hui aux Etats-Unis, lui-même ami de Rodin qui disait de lui : « Mechtrovitch est le plus grand phénomène parmi les sculpteurs ». Eléonore a hérité du style vrai, puissant, essentiel, contemplatif de son maître. D'allure classique, cette sculpture ne cède pas aux tentations de la mode. Ou plutôt, elle ne cède qu'à une tentation, celle de la vérité, de la profondeur et de la sympathie humaine.

Voilà une promesse valeureuse pour la libération de l'art sacré de tout ce qui n'est pas lui, l'illustration du christianisme et l'avancement de l'art religieux au Canada.

Hélas ! il faut bien reconnaître que de même que la culture canadienne est faible parce qu'elle ne s'est pas encore donné une expression suffisamment personnelle et universelle de l'homme, également si l'art figuratif religieux au Canada n'est pas encore remarquable, c'est parce qu'il ne s'est pas formé une expression assez personnelle et mystique du mystère de Dieu et de ses grands desseins dans l'Humanité. Inutile de croire qu'on peut produire de grandes choses religieuses sans la contemplation. Il y aura des formes, de la technique. Il y manquera la religion et la vérité. L'art religieux ne saurait être que l'expression d'une réponse à la communication du mystère divin par un rythme de son ordre propre qui assume toutes les ressources humaines. On le touche à l'occasion du Saint-Dominique et du Chemin de la Croix de Matisse à Vence. Génial

dans ses verrières. Religieux, certes, mais décevant quand même dans ses peintures.

Les divers thèmes choisis par Eléonore Milne sont tous d'allure magnanime. Le réel est non seulement le profane mais le sacré. Ce *Défi à l'Humanité*, c'est la traduction du destin de l'Homme sans sagesse cherchant à posséder la maîtrise de son Histoire sans y parvenir. Celui qui en a la clef, c'est le *Christ de l'Apocalypse avec le Livre scellé*. En contraste avec ces réalités pathétiques, voici la douceur ardente de *David*, la grâce de l'*Archange Gabriel* et la sollicitude du *Bon Pasteur*. Un autre thème très humain : celui de la tentation mettant aux prises *Saint Benoît et le Démon*. Et voici pour finir, un magnifique *Saint Joseph*, protecteur de l'Enfant Jésus et de l'Humanité.

Bien que jeune encore, vingt-huit ans, Eléonore Milne a déjà sculpté un groupe monumental de Fatima, en 1951, pour la Villa Manrèse des Jésuites, à Beaconsfield, près de Montréal. Elle prépare pour dans deux ans une exposition d'une trentaine d'œuvres à Londres.

Un art religieux qui s'appuie sur la mystique, la poésie, des maîtres comme Mechtrovitch, grand admirateur de Michel-Ange, ne saurait rester sans réponse dans le monde.

Il ressort de cette exposition une impression de vérité, et particulièrement avec Eléonore Milne de promesses remarquables.

Bernard Lambert, O. P.

Entre nous...

Les novices dominicains viennent de publier leur carnet de route [1]. Entendez qu'après douze mois de réclusion, ils ont éprouvé le besoin de faire le point, de communiquer une expérience et de lancer à leurs confrères d'hier et peut-être même aux aînés un appel discret à la vie religieuse. Le style est limpide comme leur âme, les photos, d'un goût rare. Et la maison Sadag de Bellegarde, France, s'est avérée encore une fois maître en héliogravure. Après s'être enchanté le cœur, l'esprit et les yeux dans cette brochurette à la couverture mystérieuse, les vieux comme moi (!) se disent : « Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait ! »

Ils ont raison, les novices dominicains ; la vocation religieuse est un don qui ne peut venir que du Créateur comme toute vocation. Mais dans la réponse l'on sait qu'une part d'humain entre en jeu, sur quoi Dieu vient greffer sa grâce.

---

1. Fascicule de 36 pages non numérotées, paru à 2200, rue Girouard, Saint-Hyacinthe. Photographies de M. Marcel Arel.

Aussitôt arrivé à Saint-Hyacinthe, le 25 juillet au soir, le jeune postulant est introduit dans le mystère du noviciat. Un an d'étude et de prières, et il sait quelles sont les conditions de vie : il sait qu'il n'est pas là pour lui seul, ni même pour une œuvre particulière qu'il aurait choisie pour des raisons à lui. Il est venu au nom de Dieu créateur et rédempteur de toutes les âmes. Il y demeure pour cette première raison essentielle à sa vocation. Noviciat terminé le 4 août, suit la profession simple et le jeune profès prend la route d'Ottawa. Après quatre années d'études de philosophie et de théologie il devient prêtre. Les responsabilités augmentent. Encore deux années, et il est jeté dans la mêlée. L'Ordre lui fait confiance. Si le jeune apôtre correspond à cette confiance par une vie de dévouement à la cause des âmes, s'il travaille dans l'objectivité d'une tâche acceptée parce que celle de l'obéissance, il verra sa vie s'élargir de plus en plus, tandis que la figure aimable de saint Dominique lui dictera, comme aux jours de son noviciat, l'esprit de ses actes. Car Dominique est cet homme discret, droit et magnanime entre tous dont ses contemporains ont dit « qu'il allait droit son chemin sans que jamais l'on sentît dans sa bouche ou dans ses démarches l'ombre d'une feinte ou d'un déguisement ».

Aux novices de Saint-Hyacinthe, à ceux qui arrivent comme à ceux qui partent pour Ottawa, à cette quarantaine de jeunes venus des quatre coins du pays, la *Revue Dominicaine* et ses amis souhaitent de garder toute leur vie l'élan, l'enthousiasme et la sincérité de leur âge. Et ils félicitent les auteurs de la jolie plaquette.

Frère Michel

Les Sœurs Dominicaines de Fall River, Massachusetts

La Congrégation des Sœurs Dominicaines de Fall River, Massachusetts, fut fondée en 1891 par la Très Révérende Mère M.-Bertrand Sheridan, qui vint avec deux compagnes de Carrollton, Missouri, en réponse à l'appel des Révérends Pères Dominicains. Le 8 juillet 1922, Son Excellence Monseigneur Daniel F. Feehan érigeait canoniquement la Congrégation et Mère M.-Madeleine Dessaulles en fut nommée la première prieure générale.

La fin de la Congrégation est le salut des âmes par le moyen de l'éducation chrétienne de la jeunesse. Dans ce but les Sœurs poursuivent des études avancées dans les deux langues afin de répondre aux exigences de l'éducation moderne.

En vue d'étendre davantage le rayonnement de leurs activités, les Sœurs Dominicaines de Fall River ont récemment entrepris l'œuvre des

catéchismes dans les milieux où une école paroissiale ne peut être maintenue. L'instruction religieuse est ainsi dispensée à plus de trois mille enfants chaque semaine.

Bien que l'œuvre primordiale soit la formation de la jeunesse, quelques membres de la communauté sont exclusivement employés aux travaux domestiques. Toutefois, ces aides vivent pleinement la vie dominicaine, portent le même habit et jouissent de tous les privilèges de la grande famille de saint Dominique.

L'esprit de notre Ordre en est un de prière et de pénitence ; mais la joie est aussi caractéristique de la spiritualité dominicaine, comme l'indique l'habit noir et blanc. L'unique ambition des filles de saint Dominique et de sainte Catherine de Sienne est de vivre Dieu, de le donner, de le rayonner partout. Si quelque âme généreuse se sent attirée par ce genre d'apostolat, qu'elle veuille bien communiquer avec la T. R. Mère Prieure Générale, Couvent des Dominicaines, rue Park, Fall River, Massachusetts.

« Le pain de chez nous » [1]

Etant donné que je suis partiellement responsable de la publication de cet ouvrage, pour avoir lu le manuscrit avant qu'il n'aille sous presse et l'avoir recommandé aux éditeurs, je suis tenu maintenant vis-à-vis de l'auteur et des éditeurs d'exposer plus en détail les raisons qui ont motivé mon jugement. Elles sont peut-être d'ordre trop exclusivement personnel, mais méritent quand même d'être relevées, ne fût-ce que pour procurer à l'auteur la consolation d'avoir été comprise au moins d'un lecteur.

Dans la lettre que j'écrivais aux éditeurs, après la lecture du manuscrit, je me rappelle vaguement avoir souligné l'aspect documentaire de l'ouvrage et le souffle vraiment puissant et réaliste qui en anime l'ensemble : deux caractères qui semblent avoir totalement échappé à la critique plutôt réticente jusqu'à maintenant.

Notons au préalable que le thème fondamental de cet écrit échappe à un groupe assez nombreux de lecteurs et de critiques : d'abord à tous ceux qui sont nés après la première grande guerre, à tous ceux qui croient que l'âge atomique marque les débuts de l'histoire de l'humanité, à tous ceux qui ont vu le jour dans un milieu urbain, sous des réclames au néon, à tous ceux dont l'enfance a été bercée par les criailleries radiophoniques, à toutes celles dont l'adolescence s'est écoulée

1. Aux Editions du Lévrier, Montréal, 1954.

en patins à roulettes sur un trottoir asphalté ou sur le gravier d'une cour d'école resserrée entre trois blocs ; ensuite à tous ceux qui ne se rappellent pas avoir jeté la poignée de grains aux poules sur le sentier qui conduit à l'étable, s'être fait becqueter les mollets nus par un coq batailleur, avoir pressé les trayons d'une vache pour en faire jaillir le lait chaud, avoir cueilli des tiges de rhubarbe et des échalottes tendres aux premiers jours de mai...

Je ne m'étonne pas que ces menus événements de la vie paysanne qui restent si profondément gravés dans la mémoire de ceux qui les ont vécus, qu'aucune circonstance de la maturité, si tragique ou si imprévue soit-elle, ne peut parvenir à déloger, ne provoquent aucune résonance chez une bonne portion de lecteurs et chez la majorité des critiques. Il suit de là que toute appréciation de leur part, précisément parce qu'elle ne correspond à rien de vécu, n'atteint pas le cœur du sujet.

Je comprends qu'une description semblable à celle que nous lisons dès la première page laisse un critique citadin assez indifférent, alors que pourtant elle évoque ce qu'on pourrait nommer une atmosphère, depuis longtemps disparue sans doute, mais combien évocatrice :

« La maison paternelle, en billes équarries revêtues de planches, n'avait qu'un rez-de-chaussée et un grenier. Une porte latérale donnait accès à un tambour faiblement éclairé par une croisée. En entrant dans la cuisine basse, on voyait des blagues de vessie de porc accrochées aux poutres qui soutenaient le plafond. Les murs enduits de plâtre étaient blanchis à la chaux. Au milieu de la pièce, un escalier sans rampe montait à la mansarde où la grand'mère mettait sa laine lavée, son rouet et son métier. Des vestons, des chapeaux, un violon et un cornet noir pendaient à des clous près de la porte. La table, les chaises à fond de *babiche* tressée, la huche, le buffet et le lourd banc-lit rouge étaient de fabrication domestique... »

Pour dissiper maintenant toute équivoque, essayons de préciser le thème fondamental de l'ouvrage. L'auteur l'a fait de deux manières parfaitement exactes : d'une manière en sous-titre au *Pain de chez nous*, *Histoire d'une famille manitobaine* ; d'une seconde manière par ces vers de Pamphile Lemay :

Une part de mon âme est restée en ces lieux
Où ma calme jeunesse a chanté son cantique.

Un mot de préface assez bien tourné complète sa pensée et interdit au critique aussi bien qu'au lecteur de chercher dans ces pages autre chose que ce qu'on a voulu y mettre.

On a reproché au *Pain de chez nous* l'absence de tout caractère romanesque. Mais quelle définition exacte et exhaustive peut-on donner du roman ? Sans doute, celle d'un récit littéraire où l'imagination doit avoir la plus grande part et qui comporte nécessairement une intrigue d'amour ou d'aventure. Je suis persuadé qu'il n'a pas été dans l'intention de l'auteur de composer un récit de cette sorte. Toute vie humaine, même la plus obscure et la plus régulière, ne comporte-t-elle pas une somme suffisante d'intrigue, d'amour et d'aventure pour tenter la plume d'un écrivain qui vit tant soit peu de l'intérieur et intéresser un lecteur qui n'est pas limité aux catégories. Certaines biographies retiennent bien davantage l'attention que certaines intrigues de certains romans.

Je ne dirai rien de l'aspect documentaire de l'ouvrage, bien qu'il ne soit certes pas à négliger, étant donné que l'histoire régionale ou locale ne nous apprend à peu près rien sur la vie domestique des premières familles canadiennes-françaises émigrées au Manitoba.

D'autres ont reproché à l'auteur le rappel trop minutieux de ses souvenirs d'enfance et comme il s'agit des souvenirs d'une fillette, on a parlé du journal d'une couventine.

Je crois bien qu'il y a toujours danger à évoquer avec trop d'insistance ses souvenirs d'enfance. Supprimez toutefois de l'œuvre de François Mauriac tout ce qui a trait à l'enfance et à l'adolescence de ses héros et vous aurez raccourci chacun de ses livres de la moitié peut-être la plus intéressante. Tout le monde sait que les paysages qui baignent l'éveil de la vie consciente forment dans l'âme comme une toile de fond sur laquelle viennent se superposer en s'y ajustant les événements de toute la vie ; que parvenus à la maturité, nous nous retournons instinctivement vers le passé pour revivre, au moins par le souvenir, ces jours où les soleils nous apparaissaient plus chauds et plus lumineux que ceux d'aujourd'hui, les couleurs des fleurs plus vives et leurs parfums plus pénétrants, les chants des oiseaux plus variés et plus mélodieux, les murmures des ruisseaux plus enchanteurs, les hommes plus sympathiques, les amitiés plus désintéressées...

Mme Marie-Anna A. Roy, l'auteur du *Pain de chez nous* est la sœur de Mlle Gabrielle, l'auteur de *Bonheur d'occasion*. Ce lien de parenté devait offrir aux critiques une occasion trop prochaine de rapprochement pour qu'ils aient la sagesse de l'éviter. Ils auraient peut-être résisté à une tentation plus subtile. Heureusement qu'ils n'ont pas poussé l'inconvenance jusqu'à établir des rapprochements entre une paroisse de colonisation sur les bords de la Rivière Rouge et un quartier ouvrier de Saint-Henri des Tanneries, entre l'histoire d'une famille manitobaine et

celle d'un jeune fainéant passionné qui séduit une petite fille naïve et sans défense. Evidemment, ces derniers rapprochements eussent obligé à admettre des différences de construction et de style dans les deux ouvrages.

Je n'ai rien à dire de *Bonheur d'occasion*. Je ne l'ai pas présentement sous la main et je me rappelle l'avoir lu rapidement dans une chambre d'hôpital. Je sais, pour le leur avoir entendu dire, que certains vieux résidents du quartier Saint-Henri n'aiment pas qu'on leur en parle. A moi, il a laissé certains relents de la *Chronique des Thibault* sous la forme et la couleur d'un sofat et de l'usage qu'on en fait dans les romans d'amour. Il m'a laissé aussi sous l'impression que la paroisse de Saint-Denis-sur-Richelieu était située à plusieurs centaines de milles de la ville de Montréal. D'après les rapports éloignés et distants qu'entretiennent deux familles parentes habitant respectivement ces deux endroits. Je ne parle pas du dénouement plus que douteux en théologie morale et qui risque d'inciter certains jeunes gens à profiter de bonheurs d'occasion plutôt précaires et certaines jeunes filles à s'en tirer à bon compte, au moins provisoirement.

Quoi qu'il en soit, *Bonheur d'occasion* est une réussite incontestable au strict point de vue littéraire, parce que les défauts qu'on y relève ne sont pas tellement nombreux et vilains qu'ils trahissent la perfection de l'ensemble. Seulement, de même qu'une tranche de vie dans le quartier Saint-Henri de Montréal ne souffre aucun point de comparaison avec l'histoire d'une génération de ruraux dans une paroisse manitobaine, c'est passer totalement à côté du sujet, même si on en profite pour faire montre d'un peu d'esprit, que de comparer *Le pain de chez nous* à *Bonheur d'occasion*.

Contrairement à ce que l'on a pu laisser entendre, Mme Marie-Anna A. Roy, auteur du *Pain de chez nous* fait grand honneur à sa sœur Mlle Gabrielle, auteur de *Bonheur d'occasion*, parce que l'ouvrage de la seconde témoigne qu'elle n'a pas puisé aux mêmes sources que la première et que les deux sœurs ayant reçu la même éducation dans les mêmes milieux. Mlle Gabrielle doit uniquement le succès de son ouvrage à son talent d'observation et à la fécondité de son imagination.

Mme Marie-Anna a plutôt puisé son sujet dans ses souvenirs et ne s'est pas éloignée de la vérité. Peut-être peut-on lui reprocher de ne pas s'être suffisamment gardée de la chronique et de la photographie. Il reste que le souffle qui anime l'ensemble de son texte suffit pour en faire une œuvre originale et de haute portée littéraire. Je me rappelle avoir été vivement ému par le récit de la fin des vieux contenu dans les chapitres intitulés : *Le vieillard* et *Le soir sur les routes*.

La rapidité du progrès a fait de Charles-Léonce Morin, à 76 ans, un vieillard solitaire et incompris au milieu des siens :

« Plus la vieillesse raidissait son corps et son âme, plus il devenait incapable dans sa naïveté d'*arriéré*, de comprendre les jeunes, les *modernes*, et de tolérer leurs écarts de conduite. Ses enfants échappèrent à son autorité et un fossé sépara de plus en plus le père et les siens. Replié sur lui-même, hanté par la peur de manquer et d'être réduit à mendier de l'aide, se croyant entouré de parasites qui le grugeaient lentement, il s'enfonçait davantage dans son douloureux isolement ! » (p. 205).

Quant à la mort de l'aïeule, Mélanie, elle est décrite avec la simplicité de celle de la mère Chapdelaine. On se rappelle :

« Vers quatre heures, le vent sauta au sud-est, la tempête s'arrêta aussi brusquement qu'une lame qui frappe un mur et dans le grand silence singulier qui suivit le tumulte, la mère Chapdelaine soupira deux fois et mourut ».

Mme Marie-Anna A. Roy écrit :

« Mélanie s'était approchée de la table où son petit déjeuner était servi. Elle prit une bouchée de pain. Tout à coup sa tête retomba lourdement sur sa poitrine. Elle se mit à souffler bruyamment, les yeux fermés, la bouche ouverte, une parcelle de pain sur les lèvres ! »

« Transportée à l'hôpital, elle s'éteignit le lendemain soir sans reprendre connaissance, aussi doucement qu'une enfant fatiguée qui s'endort dans les bras maternels !... » (p. 255).

Je puis me tromper, mais il me semble que Claude-Henri Grignon doit apprécier ce livre, même s'il n'ose pas le dire. Il me semble aussi que condensé, il formerait la matière d'un excellent article pour *Sélection*...

Pierre Lasonde

Robert d'Harcourt

Pour certaines épaules, un grand nom est un lourd fardeau ; le comte d'Harcourt porte le sien avec une tranquille simplicité et, s'il en est fier, il s'applique d'abord à en être digne. Aussi ne se contente-t-il pas de son strict devoir ; il s'élève à cette poésie du devoir qu'a célébrée Vigny, et se distingue entre les meilleurs.

Dans le domaine universitaire d'abord : une licence ne lui suffit pas, ni même deux : il en conquiert trois en quatre ans, ce qui est un beau record.

Rien ne semblait devoir l'orienter vers des exploits moins pacifiques, une myopie abusive l'ayant fait exempter de tout service militaire. Mais

survient 1914 : il s'engage aussitôt et, à trente-quatre ans, revêt la capote de fantassin. Quelques mois plus tard il est sergent et sert sous les ordres de son glorieux ami, le capitaine Cochin, fils du député de Paris. En février 1915, ils tombent à côté l'un de l'autre, Cochin mortellement atteint, d'Harcourt la mâchoire fracassée. Pour celui-ci, c'était, après un long séjour à l'hôpital, l'humiliante et fastidieuse captivité.

Il ne l'accepta pas. Il savait ce que pouvaient lui coûter certaines tentatives, surtout répétées ; mais à son retour en France il eût tout sacrifié. Le récit qu'il nous a laissé de ses trois évasions est un des plus beaux qu'on puisse lire. La troisième fut particulièrement tragique : elle échoua à la dernière minute et pour un accident ridicule. Du moins son infortune fit-elle de ses deux compagnons de véritables héros. Quand aux coups de feu tirés de la frontière autrichienne, ils devinèrent le danger couru par leur camarade, ils se refusèrent à se sauver seuls ; retraversant ce Rhin qu'ils venaient de franchir, ils le rejoignirent sur la rive où il gisait le bras droit saccagé par une balle de 11 millimètres, tirée à bout portant. Leurs soins le sauvèrent d'une hémorragie mortelle, mais ils y laissaient leur liberté si chèrement reconquise.

Les braves, direz-vous ! Certes, et à qui leur obligé a, le premier, rendu un juste hommage. Mais on a, je crois, les amis que l'on mérite et les mêmes hommes ne se seraient pas aussi généreusement sacrifiés pour un camarade qui leur eût d'abord inspiré moins d'amitié et moins d'admiration. Héros admirables eux aussi, mais en faveur de quel soldat !

On ne trouverait pas mieux chez Plutarque ni Sénèque. Mais voici plus beau encore : le souci d'une âme chrétienne. « Le prêtre ou le médecin ? », murmura l'un d'eux à l'oreille du blessé. « Le prêtre », répondit celui-ci. Et ses amis ne le quittèrent que son âme pleinement rassérénée.

Libéré en juin 1918, Robert d'Harcourt ne se crut pas autorisé au repos. Professeur à l'Institut Catholique, il ajoute à son enseignement une action tout ensemble patriotique et religieuse. Sans se méprendre sur la survivance du germanisme, rebelle au contraire à l'aveuglement de nos hommes politiques il s'efforce de jeter des ponts entre catholiques français et catholiques allemands. On sait comment aux finasseries de Stresemann succédèrent les coups de force d'Hitler. Dès le premier jour, le comte d'Harcourt se dressa contre le nazisme ; bien entendu, lorsque, en 1938-1939, l'Institut Catholique organisa toute une série de conférences sur le National-Socialisme, l'engagé volontaire de 1914 figura au premier rang. Compromis depuis longtemps, il se sentait libre plus que personne envers les Allemands.

Ceux-ci se présentèrent chez lui dès juin 1940 ; il ne l'y trouvèrent pas, mais ne l'en tinrent que plus suspect. Il dut changer de nom et s'enquérir d'un gîte : le comte de Beuvron se contenta d'une chambre d'étudiant et se livra à des jeux qui ne relevaient guère du pur divertissement. Collaborateur des « Lettres Françaises » qui depuis... il publiait pour son compte et transportait dans une mallette d'allure innocente des pamphlets qui pouvaient le mener au poteau.

La Providence l'en préserva ; ce fut pour lui demander un sacrifice plus douloureux encore. Deux fils dignes de lui furent successivement déportés. De l'aîné Mme d'Harcourt et lui demeurèrent, des mois, sans nouvelles. Ils apprirent enfin que, grièvement blessé, il gisait sur un lit d'hôpital à Paris. Ils purent l'y entrevoir ; mais la prison remplaça bientôt l'hôpital, et Büchenwald la prison. Son cadet l'y rejoignit et tous deux n'en revinrent qu'en 1945. On devine ce que furent pour les parents ces années d'attente.

Ils s'y montrèrent simplement admirables. Aux souffrances de leurs fils, ils s'associèrent non pas avec une résignation banale, non pas même par soumission à la volonté divine, mais avec la confiance presque souriante et l'humble fierté de ceux qui savent la fécondité de certains renoncements. Certes ils priaient, et de toute leur âme, pour le retour de leurs enfants ; mais ils priaient d'abord pour le salut de la France, qu'ils eûssent acheté du meilleur de leur sang.

De tout cela, ils ne disaient rien à personne ; mais le secret de leur âme, on le devinait à la bonne grâce de leur accueil, à leur regard, à leur sourire ; tout disait en eux, avec le refus de plier, la certitude d'une victoire nécessaire étant celle de la justice. Pas la moindre jactance, d'ailleurs ; mais la discrétion, la simplicité, inséparables de la vraie grandeur d'âme.

Ils faisaient plus et, comme pour mieux s'oublier, ils pensaient aux menus ennuis des autres, de tels amis, par exemple, qui célibataires malgré eux, passaient des jours mélancoliques dans Paris occupé. Ceux-ci ne sont pas près d'oublier le réconfort qu'ils trouvèrent à ce foyer sur lequel pesait cependant une muette angoisse.

Puis ce fut la libération.

Elle comblait les vœux de Robert d'Harcourt. Il souhaita qu'elle régénérât la France ; il ne lui demanda rien pour lui ni pour les siens ; le retour de ses fils lui tenait lieu de toute autre satisfaction personnelle.

Cependant l'Académie fut moins ingrate que les politiciens ou, plutôt, elle eut un sens plus exact de son propre intérêt : en 1946, au simple soldat de 1914, elle offrait le fauteuil du Maréchal Franchet d'Espérey.

Depuis, l'autorité morale de Robert d'Harcourt n'a fait que se fortifier, non seulement quai Conti, non seulement en France, mais à travers le monde. D'un continent à l'autre, il va, missionnaire de la France catholique, parfois même de la France officielle. Hier encore, on le voyait à Turin, à Rome ; il rencontrait nos deux ambassadeurs, quatre cardinaux, maints prélats ; ce ne fut pas, je pense, pour leur parler du marquis de Cuevas, ni même d'archéologie chrétienne.

Cependant ni l'âge ni les honneurs ne lui enlèvent rien de sa gaieté juvénile ou de sa parfaite simplicité : et sur les vertes banquettes où s'étalent parfois avec complaisance, tant de bustes chamarrés, où se redressent tant de têtes avantageuses, le comte d'Harcourt semble s'effacer dans son habit vert rigoureusement fermé, l'esprit perdu dans sa méditation. Mais a-t-on besoin d'un avis judicieux, désintéressé, ou de sa parole solide, agréable et généreuse, il est à vous au moindre signe. Après quoi, il se dérobe à votre gratitude, sincèrement heureux d'avoir pu vous être agréable.

Je m'arrête. Est-ce à des Canadiens français qu'il faut rappeler la courtoise et souriante modestie de ce parfait gentilhomme.

La Charmondière

La Puissance de la Grâce

Hommage à Ghéon

J'aime à me représenter la beauté d'une fête de l'esprit dans les jardins de César. Lasse des batailles, des expéditions lointaines, la cour de l'empereur aspire au luxe des palais et aux joies bucoliques. Sur la colline du Palatin, au milieu des parfums de la nuit, des banquets dégénèrent en orgie, la pourpre et l'or aveuglent les convives plus que les vins enivrants ; quelquefois cependant un poète, des comédiens viennent chanter les gloires de Rome.

Rome, maîtresse du monde, s'assoupit. Aux frontières les Barbares s'agitent ; mais on ne parle que des chrétiens. Ces « ennemis du genre humain » n'ont-ils pas été poursuivis par Néron, comme incendiaires, ne rejettent-il pas les dieux de Rome ? Un soir l'*imperator* veut rire de ces « mauvais citoyens » aux ambitions ridicules et il commande de faire revivre dans sa cour la vie d'un martyr. Son comédien favori étudie le rôle principal ; avec amour il découvre la religion de son héros. Il apprend que le Fils de Dieu fait homme naquit en Judée au temps d'Auguste, ressuscita et monta au ciel le jour de l'Ascension. Le jeune Romain visite

les catacombes avec les fidèles de la nouvelle religion. Il essàie de revivre les moments arides, lancinants, éclairés des hommes qui souffrent pour leur foi. Le jour arrive enfin où l'acteur peut incarner la vie de son héros devant la famille impériale et les patriciens de Rome. Il parle, il chante sur la lyre des accents inconnus jusqu'alors. Auguste est pâle d'admiration. La pièce terminée, l'acteur préféré s'agenouille et confesse sa foi dans le vrai Dieu des chrétiens. Malgré les suppliques du tyran atterré, malgré les menaces de la foule, il continue sa prière. Les coups pleuvent sur lui, mais il prie encore et tout à coup il voit un corridor rempli de bougies éclatantes, des concerts célestes l'appellent, la terre promise aux élus de Dieu s'offre déjà à sa vue.

Rémi-Paul D.-Forgues

L'esprit des livres

Adrienne Choquette — « La nuit ne dort pas ». Institut Littéraire du Québec Ltée, 1954. 156 pages.

Après lecture de ce recueil de sept nouvelles on a la très nette impression d'avoir refermé les dossiers d'un spécialiste en maladies mentales ; symptômes, examen, manifestation, diagnostic certain, sans parler du détail qu'un progressif réalisme n'épargne guère. Les victimes ? « Ils n'avaient plus de sexe, ressemblaient à quelque pantin démonté qui encombre ». La peinture est si vraie qu'on se sent de plus en plus mal à l'aise devant cette « haine rentrée qui gruge le cœur » et qui transpire à chaque page.

Douée d'un talent indéniable pour cette forme littéraire — la progression dramatique de « Faits divers », « le mauvais œil » est une parfaite réussite — l'auteur se livre avec flamme à une prospection. Elle ne pense pas sans la matière, sa philosophie est décevante mais son existentialisme est tout de même habillé. Il se dégage une idée de négation, parfois boiteuse, un sentiment désespéré, une solitude glacée. Mais l'auteur a dépassé les limites qui lui étaient allouées en portant à notre attention et à notre jugement des cas pathologiques. Un fou est sans doute un révolté par excellence mais il est irresponsable.

Erik Peterson — « Le livre des anges ». Desclée De Brouwer, Bruges, 1953. 19 cm. 140 pages.

De l'auteur — sexagénaire, protestant converti, professeur de littérature chrétienne à l'Institut Pontifical d'archéologie chrétienne, retiré à Rome — le grand public ignore encore l'œuvre qui est l'une des plus intéressantes du catholicisme contemporain. Son domaine est celui du christianisme antique auquel il consacre des articles de haute qualité. « Le livre des Anges » est sans doute son chef-d'œuvre, en tout cas un ouvrage unique en son genre.

Confirmée par l'Ecriture et la tradition de l'Eglise, sa thèse est un traité de liturgie : puisque l'Eglise a quitté la Jérusalem terrestre et son temple, que ses yeux se tournent à jamais vers le Ciel, que son existence se situe entre la cité terrestre et la cité céleste, sa liturgie est une participation au culte célébré par les anges dans cette cité céleste autant que ceux-ci sont présents au culte chrétien. Et l'auteur, continuant à nous dévoiler cet aspect méconnu généralement, affirme : « les anges dans le culte de l'Eglise, expriment ce fait que c'est un culte officiel qui est rendu à Dieu ». Il souligne cette action de grâces qui unit la louange de l'Eglise à celle des anges, le monde angélique mis en relation avec le sacrement du baptême, présent, à l'autel du sacrifice, pendant la sainte Eucharistie, jouant un rôle dans le sacrement de Pénitence... Dans la vie mystique, la signification angélique est une signification exemplaire : non pétrifiés dans une muette adoration, ils se «répandent» dans leurs paroles et leurs chants.

L'homme peut se rapprocher des anges, parce que l'Ange peut se rapprocher de l'homme.

Jean BRUCHÉSI — « Canada réalités d'hier et d'aujourd'hui ». Beauchemin, Montréal, 1954. 2e édition. 368 pages.

Ce fut une très heureuse initiative que de réunir en cet imposant volume les cours que l'auteur, historien véritable, écrivain de classe, donnait à la Sorbonne en 1948. Il retrace avec amour et vérité, pour notre plaisir autant que pour notre mémoire et notre jugement, l'histoire du Canada, épopée à nulle autre pareille. Les faits, fussent-ils malheureux, ne lui font pas peur, il décante faiblesses et grandeurs avec une rare objectivité. Fuyant la sensiblerie ou l'effet facile, il expose le problème non seulement sur un plan national mais international. Il rétablit les vérités dans leur cadre et poursuit l'expérience de la comparaison et de la déduction jusqu'à ce qu'il ne reste plus sous sa plume alerte, vivante et franche, que la preuve certaine que son but est atteint : le Canada a son histoire, ses gloires, ses dévouements, ses héros, ses martyrs et ses saints. L'épopée est terminée, il ne reste plus de ceux qui l'ont vécue que ce qu'ils ont mis de leur âme, mais le Canada est une réalité qui s'impose aujourd'hui sur la scène internationale. Sorti définitivement de son isolement à la fin de la dernière guerre, il est le témoignage vibrant de tous les efforts de sa race, et l'auteur ne nous ménage aucune de ces circonstances courageuses, faisant avec intelligence et délicatesse le tri de ce qui passe et demeure. Comment parler encore d'échec quand rien de ce qui méritait d'être sauvé n'a été perdu, les arts, les lois, la croix plantée par Jacques Cartier ? « L'entreprise est française, le succès est l'œuvre des Canadiens. Qu'avons-nous donc à regretter les uns ou les autres ? Il n'y a pas eu d'échec ».

L'épopée débuta par des rêves d'empire. Apreté de la lutte entre l'esprit mercantile et l'esprit évangélisateur, convoitise, cupidité autour des richesses découvertes. La fourrure est l'enjeu avant que ce ne soit la croix. Les premiers Récollets arrivent en 1615. Québec naît avec Champlain, puis Ville-Marie à la fois bastion et sanctuaire. Pionniers ambitieux, fiers, entreprenants, brillants exemples d'énergie française. Pierre Gaultier de Varennes, sieur de la Vérendrye clôt les explorations proprement françaises en terre d'Amérique. Puis la rivalité anglaise, commandée d'abord par la poursuite d'intérêts commerciaux, se continuera pendant près d'un siècle. La lutte est inégale. La défense du Canada devient la bête noire des philosophes français.

Sans cesse l'attitude est demeurée fidèle et précise : Apostolat et colonisation doivent marcher de pair sans se nuire. Les Jésuites ne tardent pas à s'imposer, puis les « vierges tendres et délicates » fondent des hôpitaux. Aucune épreuve ne leur est épargnée. Chaque épreuve se traduit par « un grand renfort de grâces et de courage ». Jeanne Mance, Marguerite Bourgeoys, les martyrs, quand ce ne sont pas les Indiens, c'est le froid qui tue. Déboires, catastrophes n'arrêtent rien. Installation difficile de Mgr de Laval, premier évêque de Québec. La paroisse devient la cellule de toute vie religieuse et sociale. « L'autorité de l'Eglise rendra possible le « miracle » de la survivance française ».

Malgré tout, un peuple est né avec son hospitalité déjà proverbiale au début de XVIIIe siècle, donnant les signes certains d'une personnalité.

La religion et la langue formaient la part la plus riche de l'héritage français. La capitulation de 1760 avait entraîné la reddition du pays tout entier. Qu'adviendrait-il de son patrimoine ? La lutte est engagée, longue... pas encore terminée. Le sang a coulé bien des fois sur cette terre qui, désormais lancée sur le chemin de la prospérité économique, n'est cependant pas une terre de miracles. Le pays est encore rude, mais le cœur et l'esprit sont présents à tout jamais. Les climats spirituel et intellectuel s'acheminent rapidement vers la maturité et l'originalité.

Et l'auteur de conclure : « ce vingtième siècle, dont on a dit qu'il serait le siècle du Canada, et qui a déjà coûté tant de ruines morales ou physiques, tant de sang, tant de larmes, ne le sera vraiment que sous le signe de la charité, seule règle de justice, d'amour et de paix entre les peuples comme entre les hommes. Mais la charité pour s'exercer a besoin de modération autant que de discipline ».

Mme André La Rivière

A. Chavasse, J. Frisque, H. Denis, R. Garnier — « Eglise et Apostolat ». Casterman, Paris-Tournai, 1953. 21 cm. 258 pages.

Voici un travail d'envergure, entrepris par des hommes qui n'ont pas craint d'attaquer le mystère de l'apostolat dans toute son ampleur. Car la question de l'apostolat de l'Eglise est un mystère qu'il faut formuler à partir du mystère du Dieu. Aussi les auteurs scrutent-ils au point de départ le dessein de Dieu, pour en envisager ensuite l'accomplissement historique. Ici encore, vastes sont les perspectives de la révélation de Dieu, embrassant toute l'histoire de l'humanité préchrétienne, tant chez le peuple élu que dans le monde païen, et de l'humanité chrétienne, depuis le Christ même jusqu'à l'instauration de l'Eglise. Et ce n'est qu'une fois ces perspectives établies qu'est enfin abordée la question de l'apostolat de l'Eglise, du point de vue des principes et de leur application historique. Des réflexions d'un laïc missionnaire, Robert Garnier, achèvent de donner à cet ouvrage, par leur ton de pensée vécue, une allure prenante qui révèle une admirable exigence de sincérité.

G. Philips — « Le rôle du laïcat dans l'Eglise ». Casterman, Paris-Tournai, 1954. 21.5 cm. 248 pages.

Depuis que l'on a enfin reconnu explicitement le rôle du laïc dans l'Eglise, un travail intense de réflexion n'a cessé de progresser autour de cette question. La petite somme que propose G. Philips, en situant l'apostolat du laïcat dans le mystère de l'Eglise, touche à toutes les questions, brûlantes souvent, que pose l'action du laïc qui prétend assumer toutes ses responsabilités. L'auteur dispose d'une information sérieuse et formule des jugements remarquablement nuancés ; tout en sachant fort bien qu'il est encore beaucoup trop tôt pour prétendre faire du définitif, G. Philips apporte toutefois une contribution fort précieuse au problème. A la lecture de son travail, les laïcs prendront une conscience plus vive de leur vocation

au sein de l'Eglise, cependant que les clercs de tous ordres pourront se livrer à d'utiles réflexions sur les libertés et les responsabilités qui peuvent et doivent être accordées aux laïcs, et qui exigent d'être respectées et encouragées.

A.-M. Perreault, O.P.

« Semaines Sociales du Canada ». XXXe session, Edmundston, 1953. « La Paroisse, cellule sociale ». Institut Social Populaire, Montréal, 1953. 23 cm. 204 pages.

La XXXe session des Semaines sociales du Canada aborde l'étude de la paroisse d'un point de vue théologique, juridique et sociologique. A la lumière des principes qui se dégagent de ces approches diverses, les conférenciers peuvent souligner les facteurs essentiels de la vie paroissiale, éclairer les multiples aspects des activités de la paroisse, depuis le plan familial jusqu'au plan national, et suggérer des solutions plus adéquates aux problèmes que pose la réadaptation constante de la paroisse en face des changements incessants de la société. Les observations judicieuses et les conclusions sérieuses de ces cours et conférences sont certes de nature à appuyer une action pastorale efficace, mais elles apparaissent surtout comme des pierres d'attente posées en vue d'une enquête encore plus systématique et fouillée, qui révélerait la situation de la vie catholique au pays et indiquerait les mesures à prendre pour en assurer un enracinement toujours plus solide et durable.

Geneviève DUHAMELET — « Mère Marie-Xavier Voirin ». Desclée De Brouwer, Paris, 1953. 20 cm. 366 pages.

On sait le talent avec lequel Geneviève Duhamelet a fait connaître au grand public toute une part de la vie de l'Eglise, incarnée dans la vie des communautés de femmes. La Congrégation des Sœurs de la Providence et de l'Immaculée-Conception de Champion, inconnue au Canada, mais fort répandue en Belgique, en Angleterre, en Italie et ailleurs, fut fondée, il y a plus d'un siècle, par Mère Marie-Xavier Voirin. C'est aussi bien la vie de la Mère que celle de sa Congrégation que narre l'auteur sous une forme alerte et captivante, en montrant l'expansion de cette communauté consacrée à la formation d'institutrices, à l'enseignement des filles, et aussi à la surveillance des prisons. Une fois de plus, Geneviève Duhamelet aura réussi à faire apprécier une autre de ces congrégations qui œuvrent si utilement au service de l'Eglise.

M. M. PHILIPPON, O. P. — « La doctrine spirituelle de Dom Marmion ». Desclée De Brouwer, Paris, 1954. 20.5 cm. 315 pages.

Bien connu pour ses travaux qui ont placé dans une lumière nouvelle sainte Thérèse de Lisieux, ainsi que Sœur Elisabeth-de-la-Trinité, le Père Philippon a voulu présenter une synthèse de la doctrine spirituelle de

Dom Marmion. Toute centrée sur le Christ, cette synthèse montre à leur vraie place les grands thèmes qu'aimait à développer l'abbé de Maredsous. Théologien averti, le Père Philippon sait mettre en valeur toutes les implications de la doctrine de ce moine bénédictin à qui nous devons tout un renouveau de la spiritualité contemporaine. C'est donc une véritable somme de la doctrine et des enseignements de Dom Marmion que nous livre le présent ouvrage, que tiendront sûrement à se procurer ceux qui ont goûté à la doctrine christocentrique de ce grand abbé, mort il y a plus de trente ans, mais dont l'œuvre continuera encore longtemps à vivre et à faire vivre au sein de l'Eglise du Christ.

A.-M. Perreault, O.P.

Jean Laloup et Jean Nélis — « Hommes et Machines. Initiation à l'Humanisme technique ». Casterman, Paris-Tournai, 1953. 19 cm. 317 p.

Voici un beau livre qui veut comprendre en profondeur les problèmes que pose le machinisme à l'homme moderne. Les auteurs sont en quête d'une vue réaliste du problème. Aussi analysent-ils d'abord le fait de la technique, puis ses incidences en économie, biologie, psychologie, esthétique et sociologie, pour proposer finalement un essai de normalisation de la technique à la lumière de la philosophie et de la religion. Ce travail exigeant, élaboré selon une méthode toute scientifique, nous rassure sur l'avenir d'un « Humanisme technique » authentique et suggère des approches positives à ce problème si grave, qui semble avoir sollicité beaucoup trop souvent les esprits alarmistes et défaitistes. La question est sérieuse, sans doute, mais des réponses constructrices sont possibles, comme nous le démontrent les auteurs de cet ouvrage qui est appelé à avoir une influence assurée.

Revue mensuelle publiée à Saint-Hyacinthe, P. Q.

ABONNEMENTS : CANADA : $3.00 ; ÉTRANGER : $4.00 ;
AVEC LE ROSAIRE : 50 SOUS EN PLUS ; LE NUMÉRO : $0.30 ;

ABONNEMENT DE SOUTIEN : $10.00

DIRECTION : 3980, RUE SAINT-DENIS, MONTRÉAL-18
ADMINISTRATION : 5375, AV. NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL-28

« Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa »